JOHANNA SPYRI

SANS PATRIE



FLAMMARION

JOHANNA SPYRI

SANS PATRIE

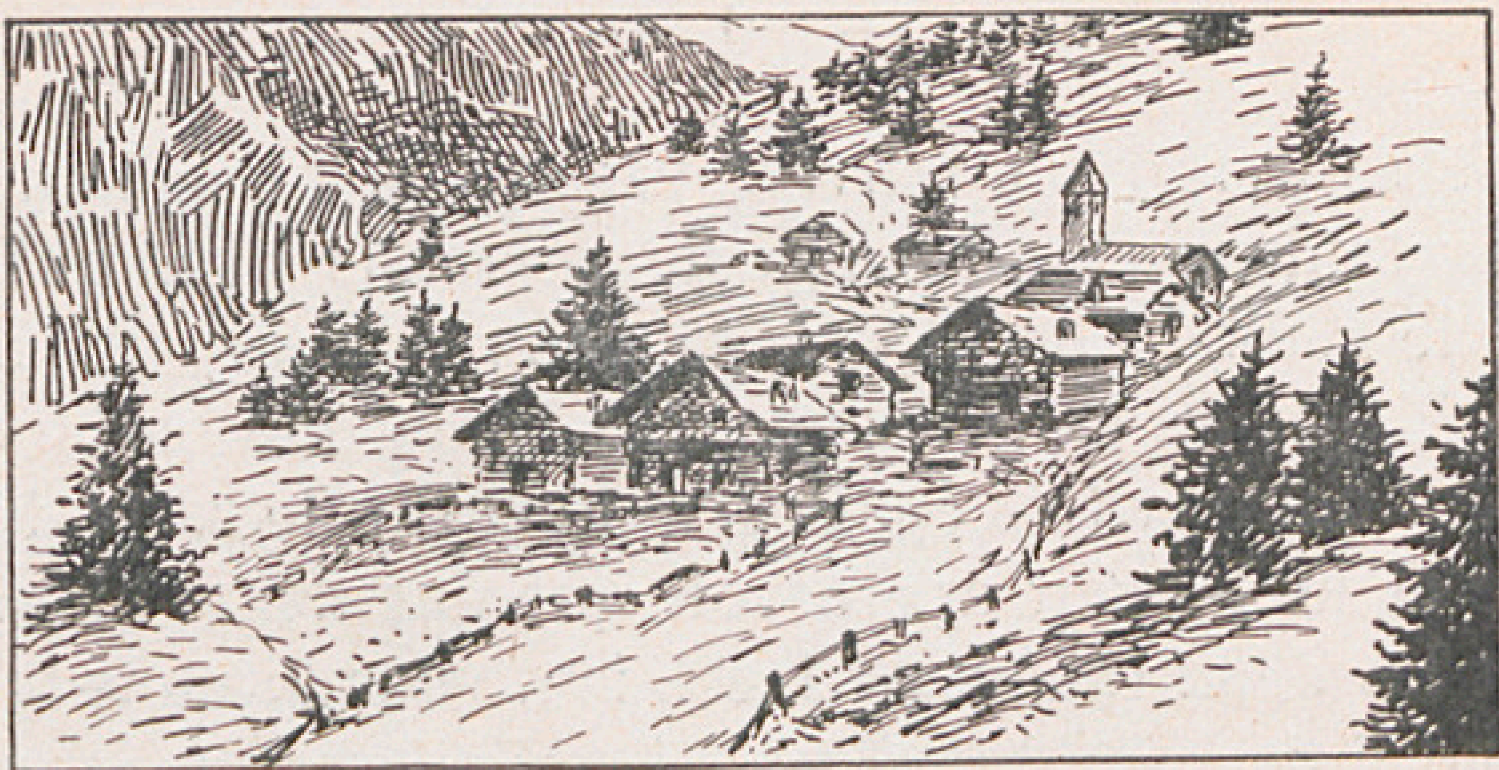


Nouvelle traduction

10 ILLUSTRATIONS EN NOIR

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Imprimerie Pache-Varidel & Bron
Lausanne (Suisse)



CHAPITRE PREMIER

Dans la Haute-Engadine, la route qui mène au col de la Maloja passe vers un village isolé, appelé Sils. Et si l'on poursuit à travers champs, on arrive droit au pied de la montagne au petit hameau nommé Sils-Maria.

A ce hameau appartenaient deux maisonnettes placées en face l'une de l'autre, un peu à l'écart dans les champs. Toutes deux avaient de très vieilles portes et de toutes petites fenêtres pratiquées dans un mur fort épais.

L'une de ces maisons possédait un jardinet carré où croissaient quelques légumes et des choux ; quatre plantes à fleurs s'élevaient aussi au milieu des carreaux. L'autre maisonnette n'avait pas de jardin ; en revanche, une petite étable était adossée au mur à côté de la porte, et deux poules picoraient alentour. Cette maison était encore plus petite que l'autre, et la porte en était noircie par les ans.

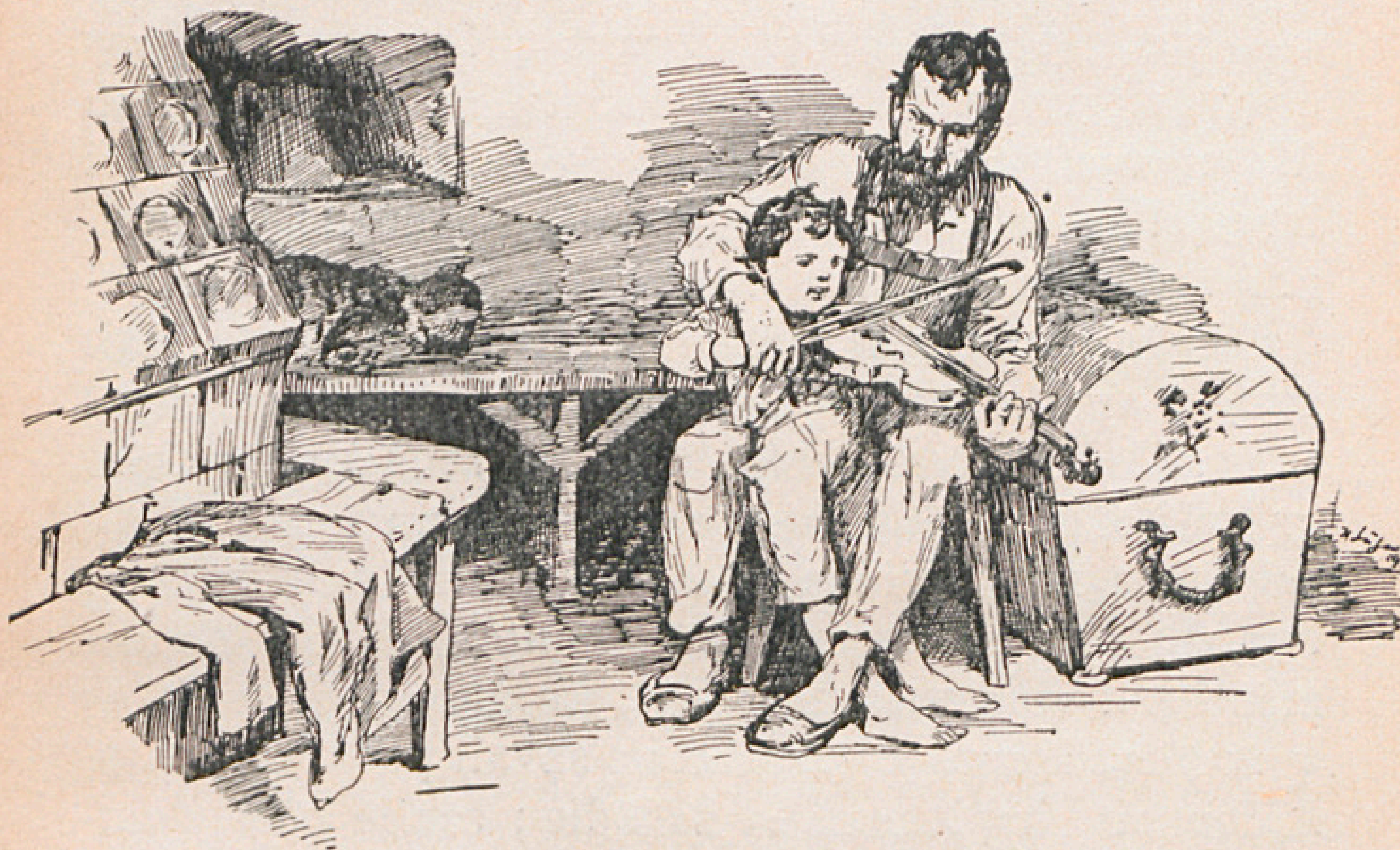
Chaque matin, à la même heure, cette vieille porte

basse s'ouvrait pour livrer passage à un homme de haute taille qui était obligé de se baisser pour en franchir le seuil. Il avait des cheveux et des yeux noirs et brillants et, sous un nez fort beau, une barbe également noire et très épaisse, qui cachait le reste du visage et ne laissait apercevoir que des dents blanches dont les deux rangées étincelaient sous la moustache, quand il parlait. Mais il ne lui arrivait pas souvent de parler. Tous les habitants de Sils le connaissaient, mais personne ne l'appelait par son nom ; il n'était, pour les grands et les petits, que « l'Italien ». Chaque matin, régulièrement, il prenait le sentier qui mène à Sils ; de là il se dirigeait vers le col de la Maloja, pour travailler aux réparations de la route. Lorsqu'il ne montait pas au col, l'Italien descendait du côté de St-Moritz, où l'on construisait beaucoup et où il trouvait facilement de l'ouvrage. Il passait toute la journée dehors et ne rentait à la maison que le soir.

Lorsqu'il sortait le matin de chez lui, il était presque toujours accompagné d'un petit garçon qui s'arrêtait sur le seuil et demeurait debout, immobile, le regardant partir. De ses grands yeux foncés il suivait longuement son père qui s'éloignait, ou bien son regard allait ailleurs, on n'aurait su dire où, semblant chercher bien loin au delà de tout ce qui l'entourait quelque chose que personne ne pouvait apercevoir.

Le dimanche après-midi, quand le soleil brillait, ils sortaient souvent ensemble et s'en allaient le long de la grande route. A les voir ainsi marcher côte à côte, on les aurait dits taillés l'un sur l'autre ; le garçon était une vraie miniature du père, sauf qu'il n'avait pas de barbe noire, mais un pâle petit visage avec le même beau nez et une bouche un peu mélancolique,

comme s'il n'aimait pas rire. Ils s'en allaient ainsi par les chemins, sans échanger une seule parole ; le plus souvent le père chantonnait à mi-voix, quelquefois plus haut, et le garçonnet écoutait. Les dimanches de pluie, le père restait à la maison, assis sur le banc



sous la fenêtre, l'enfant à ses côtés, et ils ne se parlaient pas davantage. Le père tirait alors de sa poche un petit harmonica sur lequel il jouait toutes sortes d'airs, tandis que le garçon écoutait attentivement. D'autres fois il prenait un peigne ou une feuille d'arbre et en tirait des mélodies, ou bien encore il taillait un morceau de bois sur lequel il sifflait quelque chanson. Il semblait qu'il n'y eût pas d'objet dont il ne sût faire sortir de la musique.

Une fois, il avait rapporté à la maison un violon, et l'enfant en avait été tellement ravi qu'il ne pouvait plus l'oublier. Le père avait joué un grand nombre de

mélodies, et lui, l'avait écouté sans le quitter des yeux un instant ; puis, quand le père eut posé le violon, le petit garçon s'en était emparé sans bruit et avait essayé tout doucement comment on pouvait en faire sortir des chansons. Il paraît qu'il ne s'y était pas trop mal pris, car le père avait souri en disant : « Allons, viens ! » Puis, ayant pris sous les gros doigts de sa main gauche les doigts effilés de son fils, il avait conduit de la droite la petite main qui tenait l'archet, et ils avaient ainsi joué pendant un grand moment toutes sortes d'airs et de chansons.

Les jours suivants, une fois le père parti, le petit garçon avait recommencé ses essais et s'était exercé sans relâche, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à reproduire une mélodie. Mais le violon disparut un jour.

Parfois aussi, lorsqu'ils étaient assis l'un à côté de l'autre, le père commençait à chanter, d'abord doucement, puis toujours plus fort. Le garçon joignait sa voix à la sienne, et quand il ne savait pas les paroles, il donnait simplement la mélodie ; car le père chantait toujours en italien, et bien que le petit comprît cette langue, elle ne lui était pas assez familière pour la parler. Il y avait un air qu'il savait mieux que tous les autres, son père l'ayant chanté bien des fois ; les paroles qui l'accompagnaient étaient celles d'une très longue chanson commençant ainsi :

Una sera
In Peschiera...

C'était une mélodie plaintive qu'on avait adaptée à de gais couplets ; elle plaisait particulièrement à l'enfant qui la chantait toujours de préférence et avec recueillement. C'était fort joli à entendre, car sa voix pure et claire comme du métal se fondait admirable-

ment dans la belle voix de basse de son père. Aussi chaque fois qu'ils arrivaient au bout des nombreux couplets, celui-ci frappait-il amicalement sur l'épaule du garçon en lui disant : « Bene, Enrico, va bene ! » Le père seul lui donnait ce nom ; tous les autres gens l'appelaient simplement Rico.

Il y avait aussi une cousine qui demeurait avec eux dans la cabane ; elle raccommodait les habits, faisait la cuisine, et entretenait l'ordre dans le petit ménage. Elle passait l'hiver assise au coin du poêle à filer ; et quand Rico voulait sortir, il lui fallait combiner longtemps d'avance comment il s'arrangerait, car dès qu'il voulait ouvrir la porte, la cousine criait : « Laisse donc cette porte tranquille, la chambre va se refroidir. » Lorsque le père avait de l'ouvrage quelque part dans la vallée et qu'il ne rentrait pas pendant des semaines entières, il arrivait souvent à Rico d'être pendant bien des jours tout seul à la maison avec la cousine.

CHAPITRE II

Rico allait avoir neuf ans, et durant deux hivers déjà il avait assidument fréquenté l'école du village. En été, il n'y avait pas de classe là-haut dans la montagne ; les enfants doivent aider leurs parents, mais à côté de cela, ils ont beaucoup de temps libre et Rico n'en était pas particulièrement fâché, il savait bien comment occuper ses loisirs. Le matin, après avoir accompagné son père jusque sur le seuil de la cabane, il pouvait demeurer immobile des heures entières, ses regards rêveurs perdus dans le lointain, jusqu'à ce quand la porte de la maisonnette vis-à-vis s'ouvrît et qu'une petite fille en sortît, souriante et le cherchant des yeux. Rico arrivait en courant auprès d'elle et ils avaient toujours une quantité de choses à se raconter depuis qu'ils s'étaient quittés la veille ; d'autant plus que d'un instant à l'autre Yvette pouvait être appelée dans la maison. « Yvette » était donc le nom de cette fillette qui avait juste le même âge que Rico. Ils avaient commencé l'école ensemble et se trouvaient

dans la même classe ; leurs deux maisons n'étant séparées que par un étroit chemin, ils avaient de tout temps vécu l'un avec l'autre, et ils étaient les meilleurs amis du monde. C'était du reste la seule amitié de Rico ; il n'éprouvait aucun plaisir avec les garçons du village, et quand ceux-ci commençaient à se battre à coups de poings, à se rouler par terre ou à marcher la tête en bas, il s'éloignait tout de suite. Mais si les petits garnements se mettaient à crier : « Maintenant nous allons aussi donner une bonne volée à Rico », il s'arrêtait, leur faisait face en se redressant, dans une attitude ferme et calme, et les regardait de telle manière qu'aucun n'osait l'attaquer.

Il se plaisait tout à fait avec Yvette. Elle avait un petit nez retroussé, des yeux bruns toujours riants et deux épaisses tresses de cheveux châtains proprement attachées et enroulées autour de la tête, car Yvette avait de l'ordre et savait se tirer d'affaire seule. Du reste elle était à bonne école pour cela ; quoique à peine âgée de neuf ans, elle était la fille aînée et devait aider sa mère dans le ménage. Or, la besogne ne manquait pas, car elle avait sept frères et sœurs dont le dernier-né n'était pas encore baptisé. Yvette s'entendait constamment appeler de tous les côtés à la fois, et cela l'avait rendue très leste et très adroite ; elle avait déjà mis trois bas et attaché deux souliers aux cadets, que Jacqueline sa sœur en était encore à chercher la meilleure position pour chausser celui des petits dont elle était chargée. Quand les enfants dans la chambre, la mère dans la cuisine appelaient Yvette tous à la fois, la voix du père ne manquait pas de se faire aussi entendre à l'écurie : il avait égaré son bonnet, ou bien son fouet

avait un nœud, et il lui fallait l'aide de sa fille parce qu'elle seule savait retrouver le bonnet (la plupart du temps sur le coffre à avoine) et que ses doigts agiles dénouaient le fouet en un clin d'œil. La brave enfant avait donc à travailler du matin au soir, mais cela



ne l'empêchait pas d'être gaie et vive comme un pinson. L'hiver venu, elle était contente de retourner à l'école, car elle faisait les courses avec Rico et, dans les récréations, ils étaient toujours ensemble. En été, c'étaient encore de nouveaux plaisirs ; il y avait les beaux dimanches après-midi pendant lesquels elle était libre de sortir ; elle partait avec Rico qui l'attendait depuis longtemps sur le seuil de sa cabane, et se donnant la main, ils couraient à travers la prairie du côté d'une éminence couverte de forêts de sapins, et

qui s'avance dans le lac comme une presqu'île. Une fois au sommet, ils s'asseyaient sous les sapins, regardaient le lac à leurs pieds et avaient une quantité de choses à se raconter et à se demander. Il faisait si bon là-haut. Yvette s'en réjouissait toute la semaine ; cette perspective du dimanche à venir l'accompagnait à travers toutes ses occupations et lui faisait paraître le temps court.

Il y avait encore dans la maisonnette d'Yvette quelqu'un qui l'appelait aussi de temps en temps : c'était la vieille grand-mère. Mais celle-ci réclamait rarement un service ; quand elle faisait venir sa petite fille auprès d'elle, c'était en général pour lui donner quelque petite pièce de monnaie, ou n'importe quelle autre bagatelle qui lui tombait sous la main ; car Yvette était sa favorite, et la grand'mère, plus que personne, remarquait combien la tâche de la fillette était au-dessus de son âge. Aussi aimait-elle à lui donner un peu d'argent, afin qu'elle pût, comme les autres enfants, acheter quelque chose à la foire. La grand-mère était aussi très bonne pour Rico ; elle aimait à voir les deux enfants ensemble et se chargeait quelquefois d'une partie de l'ouvrage d'Yvette, pour qu'elle pût rester un peu plus longtemps dehors avec son petit ami. Par les belles soirées d'été, elle était toujours assise sur une souche devant la cabane; souvent Yvette et Rico s'approchaient, et elle leur racontait quelque chose. Puis, lorsque la cloche du soir commençait à sonner à la petite église, elle disait :

— Maintenant, que chacun à son tour récite « Notre Père », et n'oubliez jamais, enfants, qu'on doit tous les soirs dire sa prière, c'est pour nous le rappe-

ler que la cloche sonne. — Voyez-vous, mes enfants, continuait-elle parfois, j'ai beaucoup vécu et beaucoup vu et je n'ai jamais connu personne qui n'ait éprouvé une fois dans sa vie le besoin de dire « Notre Père » ; souvent plus d'un qui recherchait avec angoisse sa prière dans sa mémoire ne l'a plus retrouvée quand il en avait besoin.

Alors Yvette et Rico joignaient les mains avec recueillement et disaient la prière, chacun son tour.

On était en mai ; l'école allait sans doute se fermer prochainement, car le gazon verdissait sous les arbres, et la neige avait déjà fondu en maints endroits. Rico, immobile depuis un grand moment sur le seuil de la cabane, réfléchissait tout en regardant du côté de la porte en face qui restait obstinément fermée. Finalement elle s'ouvrit et Yvette bondit hors de la maison.

— Y a-t-il déjà longtemps que tu es là ? As-tu de nouveau rêvassé ? demanda-t-elle en riant. Aujourd'hui nous sommes en avance, nous pouvons aller tout lentement.

Ils se prirent par la main et se mirent en route pour l'école.

— Est-ce que tu penses toujours au lac ? questionna Yvette chemin faisant.

— Bien sûr, répliqua Rico gravement. Quelquefois même j'en rêve, et je vois sur ses bords de grandes fleurs rouges et au-dessus les belles montagnes violettes.

— Bah ! les rêves ne signifient rien, s'écria Yvette avec vivacité. Ecoute, j'ai rêvé une fois que mon petit frère, Pierre, avait grimpé tout seul au haut du plus haut sapin, et quand il fut assis sur la dernière

branche, ce n'était plus qu'un oiseau qui criait : « Yvette, mets-moi mes bas ! » Tu vois bien que cela ne peut pas être vrai.

Rico se mit à réfléchir profondément, car son rêve à lui pouvait être vrai et ressemblait plutôt à un souvenir vague de quelque chose qu'il avait vu. Sur ces entrefaites ils atteignirent l'école et furent rejoints par un groupe bruyant qui arrivait du côté opposé. Tous ensemble se précipitèrent dans la classe où peu après le régent entra. C'était un homme âgé, qui devait avoir été maître d'école de temps immémorial, car ses cheveux rares et grisonnants attestaient de longues années de labeur. On commença par un sévère exercice de lecture et d'épellation ; puis vint le livret de multiplication et en dernier lieu le chant. Le régent sortit d'un étui un vieux violon, l'accorda et commença à jouer, tandis que les enfants entonnaient à plein gosier :

Agneaux sur la colline . . . .

Rico était tellement absorbé par la vue du violon et préoccupé de suivre les doigts du maître sur les cordes, qu'il en oublia bientôt de chanter et ne fit plus entendre une seule note. Au bout d'un moment, toute la troupe des petits chanteurs avait baissé d'un demi-ton ; le violon, perdant contenance, baissa à son tour d'un demi-ton ; puis les voix tombèrent encore plus bas, et qui sait jusqu'où ils seraient tombés, les uns par-dessus les autres, si le régent n'avait pas soudain jeté son violon sur le pupitre en s'écriant tout en colère :

— Que signifie un pareil chant ? Insensés petits

criards ! Je voudrais seulement savoir lequel de vous chante faux et me gâte toute l'affaire !

Un petit gamin qui était assis à côté de Rico éleva la voix :

— Je sais bien pourquoi cela va mal, c'est toujours comme ça quand Rico s'arrête de chanter.

Le régent lui-même n'ignorait pas que son violon marquait la mélodie avec plus d'assurance quand Rico joignait sa voix à celle des autres.

— Rico, Rico, qu'est-ce que j'apprends ? dit-il sévèrement en se tournant vers lui. Tu es pourtant généralement sage ; mais l'inattention est un grand défaut, comme tu as pu le voir. Il suffit d'un seul écolier distrait pour gâter tout le chant. Maintenant nous allons recommencer et prends garde de bien suivre, Rico !

Rico entonna alors la mélodie de sa voix claire et ferme, le violon suivit, la classe entière chanta, et ce fut très joli à entendre jusqu'au bout. Le régent exprima sa satisfaction en se frottant les mains ; et après deux ou trois derniers coups d'archet énergiques, il ajouta en manière de conclusion :

— C'est que c'est un instrument, celui-là !

CHAPITRE III

Une fois dehors, Yvette et Rico se dégagèrent bien vite de l'essaim bruyant et reprirent ensemble le chemin du retour.

— Est-ce à force de rêver que tu n'as plus chanté, Rico ? demanda Yvette. Est-ce peut-être le lac qui t'est revenu tout à coup à la pensée ?

— Non, c'est autre chose, répondit Rico. A présent je sais comment on joue « Agneaux sur la colline ». Si j'avais seulement un violon !

Ce désir devait lui peser bien lourdement sur le cœur, car il l'accompagna d'un profond soupir. Yvette fut aussitôt remplie de sympathie et d'idées entreprenantes.

— Nous en achèterons un ensemble ! s'écria-t-elle tout à coup, enchantée du moyen qu'elle venait de découvrir. J'ai une quantité de sous que la grand-mère m'a donnés, il y en a au moins douze. Et toi, combien en as-tu ?

— Pas un seul, répondit Rico tristement. Le père m'en a donné deux en partant, mais la cousine a dit que je ne les emploierais qu'à des choses inutiles, elle me les a pris et les a mis tout en haut dans l'armoire ; on ne pourra plus jamais les avoir.

Yvette ne se laissait pas si facilement décourager :

— Peut-être avons-nous assez d'argent comme cela, et la grand-mère m'en donnera bien encore un peu, reprit-elle pour le consoler. Vois-tu, Rico, un violon n'est pas bien cher ; ce n'est que du vieux bois avec quatre cordes dessus, cela ne peut pas coûter beaucoup. Il faut que tu demandes demain au régent combien coûte un violon, et ensuite nous en chercherons un.

C'est ce qui fut convenu et Yvette résolut de faire tout ce qu'elle pourrait à la maison, et de se lever de bien bonne heure avant sa mère pour faire le feu, parce qu'à la fin de ces journées où elle avait ainsi aidé du matin au soir, la grand'mère ne manquait presque jamais de lui glisser un sou dans la poche.

Le matin suivant, après la classe, Yvette sortit seule de l'école et, ayant tourné l'angle du bâtiment, elle se cacha derrière le tas de bois, attendant Rico qui était resté en arrière pour demander au régent le prix d'un violon. Il ne reparut pas pendant longtemps. Yvette, dans son impatience, avançait à chaque instant la tête de derrière son tas de bois; mais elle n'apercevait que quelques écoliers flânant sur la place. Enfin ! cette fois c'est bien Rico ; il fait le tour du tas de bois et arrive près de celle qui le guettait.

— Qu'a-t-il dit ? Qu'est-ce que ça coûte ? s'écria-t-elle en retenant son haleine dans l'attente de la réponse.

— Je n'ai pas osé demander, répondit Rico avec découragement.

— Oh ! quel dommage !

Et Yvette demeura un moment toute décontenancée ; mais ce ne fut pas long.

— C'est égal, Rico, reprit-elle gaîment en le prenant par la main pour rentrer à la maison ; tu n'auras qu'à demander demain. La grand-mère m'a donné encore un sou ce matin parce que j'étais déjà levée lorsqu'elle est venue à la cuisine.

Le jour suivant les choses se passèrent exactement de la même manière, et le surlendemain encore. Rico allait jusque derrière la porte du régent et restait là une demi-heure entière sans oser entrer faire sa demande. Alors Yvette se dit : « Dans trois jours s'il n'a pas demandé, c'est moi qui irai ». Mais le quatrième jour, comme Rico se tenait de nouveau pensif et hésitant derrière la porte, celle-ci s'ouvrit tout à coup et le régent sortant d'un pas pressé se heurta si violemment contre Rico, que l'enfant, léger comme une plume, fut rejeté de quelques pas en arrière. Le maître s'arrêta très étonné et assez mécontent.

— Qu'est-ce que cela signifie, Rico ? demanda-t-il à l'enfant qui venait de reprendre son équilibre. Que fais-tu là derrière ma porte sans frapper, si tu as quelque chose à me dire. Et si tu n'as rien à faire ici, pourquoi ne t'en vas-tu pas ? Avais-tu une commission pour moi ? Dis-la tout de suite ! que me voulais-tu ?

— Combien coûte un violon ? articula Rico saisi de frayeur.

La surprise et la désapprobation du maître s'accentuèrent visiblement.

— Rico, demanda-t-il sévèrement, que dois-je penser de toi ? Viens-tu exprès à la porte de ton maître pour lui poser des questions inutiles, ou bien as-tu quelque autre intention ? Qu'as-tu voulu dire ?

— Je n'ai rien voulu dire, répondit Rico tout intimidé, mais seulement demander combien coûte un violon.

— Tu ne m'as pas compris, Rico, fais attention à mes paroles : quand on dit quelque chose, c'est qu'on a un but ; mais si on parle pour ne rien dire, ce sont des paroles inutiles ! Maintenant écoute-moi bien, Rico : m'as-tu fait cette question sans raison, ou par curiosité, ou bien étais-tu envoyé par quelqu'un qui voudrait acheter un violon ?

— C'est moi qui voudrais en acheter un, répondit Rico en reprenant un peu contenance.

Mais le cœur lui faillit de nouveau lorsque le régent en colère l'apostropha rudement :

— Quoi ? que dis-tu ? toi, acheter un violon ! Petit rien du tout ! ignorant Piémontais que tu es ! Sais-tu bien ce que c'est qu'un violon ? Sais-tu quel âge j'avais et tout ce que j'avais déjà appris avant de pouvoir en acheter un ? J'avais déjà mon brevet, j'avais vingt-deux ans et j'étais régent ! Et toi, un simple gamin ! Eh bien, je vais te dire ce que coûte un violon, et tu jugeras de ta bêtise : j'ai payé le mien six gros écus ! Peux-tu te représenter cette somme ? Nous allons la réduire en sous : si un écu vaut cent sous, six écus vaudront six fois cent sous, c'est-à-dire combien ? Rico, — combien ?... Tu n'es pourtant pas un des plus lents d'habitude, Rico, — combien ?

— Six cents sous, dit enfin Rico d'une voix que la consternation rendait à peine intelligible, tandis qu'il

comparait à cette somme les douze sous que possédait Yvette.

— Et puis, gamin, continua le maître, à quoi penses-tu ? Crois-tu que le premier venu n'a qu'à prendre un violon en main pour pouvoir en jouer ? Il y a long avant qu'on en arrive là ! Entre un moment ici, — et le régent ayant ouvert la porte entra et prit le violon suspendu à la muraille ; — tiens, appuie-le contre ton bras et prends l'archet en main, comme ça ! Et maintenant, mon garçon, si tu me joues do, ré, mi, fa sol, je te donne sur-le-champ une pièce de cinq francs.

Rico tenait donc réellement le violon dans sa main ! Ses yeux étincelèrent comme du feu. Il joua do, ré, mi, fa sol, avec fermeté et sans aucune faute.

— Petit farceur ! s'écria le régent au comble de la surprise, comment sais-tu cela ? qui te l'a appris ? comment sais-tu trouver les notes ?

— Je sais encore autre chose, si j'osais le jouer, dit Rico en enveloppant l'instrument d'un regard de convoitise.

— Joue ! répondit le régent.

Alors Rico, les yeux étincelants de joie, attaqua avec assurance :

O pays, ô glaciers bleus,
Qui gardez silencieux
Dans la paix de l'horizon
Nos maisons.

Le régent s'était assis, avait mis ses lunettes et examinait gravement, d'un regard scrutateur, tantôt les doigts de Rico, tantôt ses yeux brillants de joie, puis de nouveau ses doigts sur le violon. Quand l'enfant eut fini de jouer :

— Viens un peu vers moi, Rico, lui-dit-il.

Le régent avança sa chaise au jour et fit placer Rico debout devant lui.

— C'est bon. Maintenant j'ai deux mots à te dire. Ton père est Piémontais, Rico, et vois-tu, il se passe là-bas dans la plaine toutes sortes de choses dont on n'a pas l'idée par ici à la montagne. A présent, regarde-moi bien en face et dis-moi en toute vérité comment tu as pu arriver à jouer cet air sans faute sur mon violon ?

Rico regarda le maître avec ses grands yeux honnêtes.

— Je l'ai appris en vous regardant jouer à la leçon de chant où nous le chantons si souvent.

Ces paroles changeaient tout à fait la question. Le régent se leva et fit quelques tours dans la chambre. C'était donc lui le premier auteur de cet étrange phénomène, et aucune magie n'était en jeu ! Il recouvra à l'instant sa sérénité d'âme, et tirant sa bourse :

— Voici les cinq francs, Rico, dit-il ; tu y as bien droit. Dorénavant continue à faire bien attention quand je joue du violon, tant que tu viendras à l'école ; de cette manière tu pourras arriver à quelque chose, et quand tu auras douze ou quatorze ans tu pourras songer à te procurer un violon. Tu peux aller maintenant.

Rico jeta encore un regard du côté du violon, puis sortit avec une profonde tristesse dans le cœur. Derrière le tas de bois il trouva comme la première fois Yvette qui bondit à son approche.

— Cette fois tu es resté assez longtemps ! as-tu demandé ?

— Tout est perdu, répondit Rico dont les sourcils, froncés par le chagrin, se rejoignaient presque et for-

maient au-dessus de ses yeux une épaisse ligne noire. Un violon coûte six cents sous, et dans cinq ou six ans, quand tout sera mort depuis longtemps, je pourrai en acheter un ; qui est-ce qui pourrait être encore en vie après si longtemps ? Tiens, tu n'as qu'à garder ça, je ne le veux pas, ajouta-t-il en mettant les cinq francs dans la main de sa petite amie.

— Six cents sous ! répéta Yvette interdite. Mais où as-tu pris tout l'argent que tu me donnes là ?

Alors Rico lui raconta tout ce qui s'était passé chez le régent, et conclut en répétant ces paroles qui exprimaient son profond désespoir : « Maintenant, tout est perdu ! »

Yvette voulut au moins le forcer à reprendre sa pièce, comme une faible consolation ; mais Rico en voulait à l'innocente pièce d'argent et ne la regarda même pas.

— Eh bien, reprit Yvette, je la mettrai avec mes sous, et après nous partagerons ; l'argent sera à nous deux également.

Cette fois, Yvette elle-même était très abattue. Mais lorsqu'ils quittèrent la grande route et qu'elle vit devant elle l'étroit sentier bien sec, serpentant à travers champs en plein soleil, et tout à l'extrémité le bel espace blanc et sec devant leurs deux maisonnettes, elle s'écria tout à coup :

— Regarde, regarde ! l'été va venir, Rico, et nous pourrons bientôt retourner là-haut à la forêt, et tu seras de nouveau content ! Veux-tu que nous y allions déjà dimanche ?

— Rien ne me rendra plus content à présent, répondit Rico ; mais si tu veux y aller, j'irai aussi avec toi.

Il fut décidé que le dimanche suivant on monterait à la forêt qui surplombe le lac, et dès ce moment la joie reprit le dessus dans le cœur d'Yvette.

Pendant toute la semaine elle fit de son mieux à la maison où il y avait, du reste, plus de besogne que jamais. Ses frères avaient la rougeole ; une des chèvres était malade, et il fallait souvent lui porter de l'eau chaude, en sorte qu'Yvette était sans cesse sur pieds, courant de droite et de gauche, mettant la main à tout dès qu'elle rentrait de l'école. Puis le samedi soir, après avoir travaillé toute la journée, elle dut encore récurer à fond le baquet d'écurie.

Elle avait si bien accompli sa tâche que son père la félicita au repas du soir.

CHAPITRE IV

En ouvrant les yeux le dimanche matin, Yvette sentit une grande joie au fond de son cœur sans pouvoir d'abord se rendre compte pourquoi. Puis elle se souvint que c'était dimanche et que la veille au soir, la grand'mère lui avait dit : « Demain tu auras tout ton dimanche après-midi, tu l'as bien gagné ».

Dès que le dîner fut terminé et qu'Yvette eut enlevé les assiettes et lavé la table, Pierre lui cria :

— Viens vers moi, Yvette !

Et les deux autres dans leur lit élevèrent presque en même temps la voix : « Non, vers moi ! ». Et le père, à son tour, vint et dit : « Il faut qu'Yvette prenne soin de la chèvre ».

Mais la grand'mère passa à la cuisine et fit signe à Yvette de la suivre : « Va maintenant en paix, lui dit-elle ; je m'occuperai moi-même de tes frères et de la chèvre ; revenez sagement à la maison dès que la cloche sonnera ». La grand'mère savait bien qu'ils seraient deux.

Yvette s'envola comme un oiseau auquel on ouvre la cage, et dehors elle trouva Rico qui attendait depuis longtemps. Tous deux se mirent en marche à travers la prairie, dans la direction du petit sommet boisé. Le soleil brillait sur toutes les montagnes, audessus desquelles s'étendait un beau ciel bleu. Comme ils grimpaient sur le versant à l'ombre, ils eurent à traverser un peu de neige avant d'arriver au sommet. Mais une fois en haut, ils se trouvèrent en plein soleil. Le lac étincelait de lumière, et le long de la pente qui plongeait dans l'eau il y avait de belles places chaudes et sèches. C'est là que les enfants s'assirent. Un vent assez vif soufflait de la montagne et leur bourdonnait autour des oreilles. Yvette s'abandonnant tout entière à la jouissance, s'écria plusieurs fois de suite :

— Regarde, Rico, regarde, comme le soleil est beau ! Maintenant cela va être l'été. Vois comme le lac brille ! Il ne peut pas y avoir de plus beau lac que celui-ci, ajouta-t-elle d'un ton convaincu.

— Oui, oui, Yvette, si tu pouvais seulement voir le lac que j'entends !

Et le regard de Rico se perdait dans le lointain comme si ce que cherchaient ses yeux commençait justement là où s'arrêtait la vue.

— Vois-tu, Yvette, là-bas il n'y a pas de sapins tout noirs avec des aiguilles, mais les arbres ont des feuilles vertes et brillantes et de grandes fleurs rouges. Et puis les montagnes ne sont pas si hautes, ni si noires, ni si rapprochées ; on les voit beaucoup plus loin et toutes violettes. Dans le ciel et sur le lac tout est doré, et il y fait si tranquille et si chaud ! Le vent ne souffle pas fort comme ici, on n'a pas de neige aux

pieds. Là-bas où j'entends, on peut toujours s'asseoir par terre au soleil et regarder.

Yvette fut bien vite entraînée par son imagination ; il lui semblait déjà voir les fleurs rouges et le lac doré : comme tout cela devait être beau !

— Peut-être que tu pourras retourner une fois vers ce lac et que tu reverras toutes ces choses. En sais-tu le chemin ?

— Il faut monter au Maloja où je suis déjà allé avec mon père ; il m'a montré la route qui descend de l'autre côté de la montagne en faisant toujours des contours, et tout en bas il y a le lac, mais si loin qu'on ne peut presque pas y arriver.

— Bah ! c'est très facile, répondit Yvette ; tu n'aurais qu'à aller toujours plus loin, et tu finirais bien par y arriver une fois.

— Mais mon père m'a dit encore autre chose. Vois-tu, Yvette, quand on est en chemin et qu'on entre dans une auberge pour manger et pour dormir, il faut toujours payer, et pour cela encore on a besoin d'argent.

— Oh ! nous avons beaucoup d'argent maintenant ! s'écria Yvette triomphante.

Mais Rico ne partageait pas son assurance.

— Ce que nous avons est comme rien, dit-il tristement ; je le sais à présent, à cause du violon.

— Eh bien, reste à la maison, Rico ; il y fait si beau, à la maison !

Rico demeura un moment tout pensif, la tête appuyée sur sa main et les sourcils froncés. Puis il se tourna du côté d'Yvette qui, pendant ce temps, s'était mise à arracher de la mousse tendre dont elle

voulait faire deux oreillers et une couverture de poupée pour sa petite sœur.

— Tu dis que je n'ai qu'à rester à la maison, Yvette ; mais, vois-tu, il me semble que je ne sais pas où c'est, la maison.

— Bah ! que dis-tu ? s'écria Yvette, et dans sa surprise elle jeta loin d'elle la poignée de mousse qu'elle tenait. C'est ici que tu es à la maison, naturellement. On est à la maison là où on a son père et sa mère...

Elle s'arrêta court, se souvenant que Rico n'avait pas de mère ; le père était absent depuis longtemps, et quant à la cousine, Yvette n'en avait jamais reçu une bonne parole et évitait de s'approcher d'elle. Elle ne sut plus que dire. Mais Yvette ne pouvait demeurer longtemps dans un état d'incertitude. Comme Rico était retombé dans une de ses rêveries, elle le saisit par le bras en s'écriant :

— Je voudrais bien savoir comment s'appelle ce lac où il fait si beau ?

Rico réfléchit un moment.

— Je ne sais pas, dit-il enfin tout surpris.

Yvette proposa de s'en informer, parce qu'une fois que Rico aurait beaucoup d'argent et qu'il pourrait partir, il faudrait qu'il demandât son chemin et pût dire un nom. Ils délibérèrent donc pour savoir à qui l'on demanderait, au régent ou à la grand'mère. Mais Rico s'avisa soudain que le père saurait mieux le lui dire que personne, et il résolut de lui poser cette question dès qu'il serait de retour.

Sur ces entrefaites le temps s'était écoulé, et tout à coup les enfants entendirent un son lointain qu'ils connaissaient bien ; c'était la cloche du village. Ils se levèrent ensemble d'un bond et se prenant par la

main, ils redescendirent en courant la pente couverte de neige et de buissons, traversèrent la prairie, et les derniers tintements de la cloche venaient de se faire entendre lorsqu'ils atteignirent la porte d'où la grand'mère les regardait venir.

Yvette entra sans tarder, et la grand'mère dit précipitamment :

— Rentre aussi tout de suite, Rico, et ne reste pas devant la porte.

Jamais encore la grand'mère n'avait rien dit de pareil à Rico, quoique ce fût son habitude d'attendre un moment sur le seuil avant de le franchir, parce qu'il n'avait jamais hâte de rentrer à la maison. Cependant il obéit et pénétra immédiatement dans la salle sans s'arrêter à la porte.

CHAPITRE V

La cousine n'était pas dans la chambre. Rico alla ouvrir la porte de la cuisine, et l'y trouva en effet ; mais avant même qu'il eût franchi le seuil, elle leva le doigt en l'air et s'écria :

— Chut ! chut ! ne fais pas un bruit pareil en ouvrant et en refermant toutes les portes comme s'il y avait quatre hommes dans la maison ! Va à la salle et tiens-toi tranquille. Le père est couché là-haut ; on l'a rapporté sur un char ; il est malade.

Rico entra à la salle, s'assit sur le banc contre le mur et ne bougea plus. Il demeura ainsi une bonne demi-heure ; la cousine allait et venait toujours dans la pièce voisine. Rico pensa qu'il fallait monter tout doucement et regarder si le père voulait peut-être prendre son souper ; l'heure en était déjà bien passée. Il grimpa sans bruit le petit escalier derrière le poêle et se glissa dans la chambre du père. Un moment après il redescendit, traversa la salle, entra dans la pièce à côté, s'avança vers la cousine et lorsqu'il fut tout près d'elle, il lui dit très bas :

— Venez, cousine !

Celle-ci s'apprêtait à le gronder durement, lorsque ses yeux tombèrent sur le visage de l'enfant : il était blanc comme un linge, et le regard de ses yeux noirs fit presque peur à la cousine.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle précipitamment en le suivant malgré elle.

Il monta encore une fois le petit escalier et entra avec elle dans la chambre. Le père gisait étendu sur son lit, les yeux fixes ; il était mort.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la cousine.

Et aussitôt elle se précipita à grand bruit vers la porte qui ouvrait sur le corridor, redescendit en hâte à la salle et se mit à appeler par la fenêtre le voisin et la grand'mère, en leur criant de venir tout de suite. De là, elle courut prévenir le régent et le maire. En peu de temps les voisins arrivèrent et entrèrent l'un après l'autre dans la petite chambre silencieuse, qui fut bientôt pleine de monde, et ceux qui ressortaient allaient répandre la nouvelle au dehors. Au milieu du tumulte et des exclamations de pitié de tous les voisins, Rico, debout auprès du lit, demeurait sans parole et sans mouvement, le regard fixé sur son père.

Pendant toute la semaine les gens ne cessèrent de venir les uns après les autres pour voir l'Italien et se faire raconter par la cousine ce qui s'était passé, en sorte que Rico entendit bien des fois le même récit : Son père était descendu au canton de St-Gall pour travailler au chemin de fer. En faisant sauter des rochers, il s'était grièvement blessé à la tête, et comme il ne pouvait plus travailler, il avait voulu revenir à la maison pour se soigner jusqu'à ce que la blessure fût guérie. Mais il n'avait pas pu supporter le long

voyage qu'il avait fait tantôt à pied, tantôt sur des chars, et en arrivant chez lui le dimanche au soir, il s'était étendu sur son lit pour ne plus s'en relever. Il était mort sans que personne s'en fût aperçu, car lorsque Rico était entré, il l'avait trouvé déjà raide sur son lit.

Le dimanche suivant on ensevelit l'Italien. Comme Rico suivait seul le cercueil au rang des parents, quelques voisins compatissants se joignirent à lui, et le petit cortège descendit vers Sils. Là, Rico entendit le pasteur lire du haut de la chaire :

— Le défunt s'appelait Henrico Trevillo et était natif de Peschiera au bord du lac de Garde.

Alors il sembla à Rico qu'il avait toujours su ce qu'il venait d'entendre, sans avoir jamais pu le retrouver. Le lac aussi, il l'avait toujours eu devant les yeux quand il chantait avec le père : « Una sera in Peschiera », mais il n'avait jamais su pourquoi. Tout bas il se répéta à lui-même ces noms ; et une foule d'anciennes chansons lui revinrent à la fois à l'esprit.

Comme il s'en revenait tout solitaire vers la maison, il vit la grand'mère assise sur la souche, Yvette à ses côtés. Elle lui fit signe de s'approcher. Puis elle lui fourra dans la poche un morceau de gâteau de poires sèches, comme elle l'avait fait à Yvette, puis elle leur dit d'aller un peu ensemble, car Rico ne devait pas rester seul ce jour-là. Les enfants s'en allèrent donc par les chemins, à la clarté d'une belle soirée, tandis que la grand'mère, assise sur la souche, suivait d'un long regard de compassion le petit garçon vêtu de noir. Quand les enfants eurent disparu à ses regards, elle murmura doucement une prière.

CHAPITRE VI

Le maître d'école, appuyé sur son bâton, s'acheminait sur le sentier qui vient de Sils. Il avait assisté à l'enterrement. Il toussait et haletait à chaque pas. Arrivé près de la grand'mère, il lui souhaita le bonsoir et ajouta tout de suite :

— Je vais m'asseoir un moment à côté de vous, voisine, je vais me reposer car j'ai la gorge et la poitrine rudement prises. Mais qu'avons-nous à nous plaindre, nous autres septuagénaires, quand on voit mener en terre des hommes comme celui que nous avons enseveli aujourd'hui ? Il n'avait pas trente-cinq ans, et il était robuste comme un chêne.

Tout en parlant, l'instituteur avait pris place à côté de la grand'mère.

— Vous avez raison, répliqua-t-elle, j'ai septante-cinq ans et j'ai bien souvent vu partir des jeunes.

— Les vieillards aussi sont bons à quelque chose ; sans eux où y aurait-il un exemple pour la jeunesse ?

répliqua l'instituteur. Mais, voisine, dites-moi, que va devenir le garçon du chalet d'en face ?

— Oui, que va-t-il devenir, le petit ? répéta la grand'mère ; je me le demande aussi.

— Contez-moi un peu comment il se fit que la fille de votre voisine consentit à devenir la femme de l'Italien ? On ne sait pourtant jamais au juste ce que sont ces gens-là.

— Cela s'est fait comme ça se fait toujours, voisin. Vous savez bien que ma vieille amie, la mère Anne, ayant perdu tous ses enfants, et son mari, vivait toute seule dans cette maison là en face avec Colette qui était une jeune fille pleine de gaieté. Il peut y avoir onze ans que Trevillo parut pour la première fois dans le pays. Il travaillait à la Maloja et descendait de temps en temps par ici avec ses camarades. Et il faut bien dire que Trevillo n'était pas seulement un beau gars, plaisant à chacun, mais aussi un homme rangé et honnête. Anne était contente de la chose. Elle aurait préféré, il est vrai, qu'ils restassent tous les deux avec elle dans leur petite maison, et Trevillo lui-même n'aurait pas demandé mieux parce qu'il s'entendait bien avec la mère et faisait tout ce que Colette désirait. Mais plusieurs fois, l'ayant menée à la Maloja, il lui avait montré la route qui descend au loin dans la vallée, et raconté les beautés de son pays. Alors Colette s'était fourrée dans la tête d'y descendre, et rien n'y fit, pas même les exhortations de sa mère qui se lamentait en disant qu'ils n'auraient pas de quoi vivre là-bas. A cela Trevillo répondait qu'elle ne devait pas se mettre en peine, car il possédait chez lui un petit bien et une maison ; s'il les avait quittés, c'était pour le plaisir d'aller un peu

par le monde. Colette l'emporta donc, et aussitôt après la noce, elle voulut descendre la montagne. De temps en temps elle écrivait à sa mère pour lui dire que tout allait bien et que Trevillo était le meilleur des maris. Mais cinq ou six ans plus tard, Trevillo parut un beau jour dans la chambre d'Anne en tenant par la main un petit garçon : « Voilà, mère, lui dit-il, tout ce qui me reste de Colette ; elle est enterrée là-bas avec ses autres petits enfants. Celui-ci était son premier-né et son préféré ». C'est ainsi qu'elle me l'a raconté. Puis il s'était assis sur le banc où il avait vu Colette pour la première fois, et il lui avait dit : « Mère, je resterai ici avec l'enfant, si cela vous plaît ; car je n'ai pas pu continuer à vivre là-bas ». C'était donc à la fois joie et douleur pour Anne. Le petit Rico avait près de quatre ans, et c'était un enfant docile et réfléchi qui ne faisait jamais de bruit et n'avait aucune mauvaise manière. Ce garçon fut sa dernière joie ; une année après, elle mourut à son tour et l'on conseilla à Trevillo de prendre la cousine d'Anne pour tenir son ménage et soigner l'enfant.

— Ah ! c'est ainsi ! fit le régent lorsque la grand' mère eut cessé de raconter ; je n'avais rien su de tout cela. Il est possible qu'avec le temps on voie paraître quelque parent de Trevillo auquel on pourra demander de faire quelque chose pour l'enfant.

— Des parents, soupira la grand'mère ; la cousine aussi est une parente, et pourtant il n'entend jamais un encouragement ou une parole affectueuse.

L'instituteur se leva péniblement de son siège :

— Je descends la pente, voisine, je descends la pente, dit-il en branlant la tête ; je ne sais où s'en sont allées mes forces.

La grand'mère l'encouragea en lui disant qu'il était encore un jeune homme comparé à elle. Mais cependant elle ne put s'empêcher de s'étonner lorsqu'elle le vit s'éloigner d'un pas si lent le long du sentier.

CHAPITRE VII

L'été était arrivé et avec lui les beaux jours. Chaque fois que la grand'mère le pouvait, elle s'arrangeait pour qu'Yvette eût un moment de libre. Mais il y avait toujours plus à faire dans la maison et Rico restait souvent plus d'une heure sur le seuil à attendre son amie.

Au début de septembre, alors que les gens aiment à s'attarder devant les maisons pour jouir des dernières soirées d'été, on vit encore quelquefois le maître d'école assis devant sa porte ; mais il était amaigri et ressentait toujours plus d'oppression. Un matin, lorsqu'il voulut se lever, il n'en eut plus la force et retomba sur son oreiller. Il demeura étendu sur son lit, tranquille et solitaire. Il commença à réfléchir à une quantité de choses et à se demander ce qui se passerait s'il allait mourir. Il n'avait pas d'enfants et sa femme était morte depuis longtemps ; il était surtout préoccupé de savoir dans quelles mains passeraient toutes les choses qu'il possédait, une fois qu'il

ne serait plus là; et comme son violon était justement suspendu à la muraille vis-à-vis de son lit, il se rappela le jour où Rico, debout dans cette même chambre, avait joué du violon devant lui. Il pensa qu'il aimerait encore mieux que son instrument soit entre les mains du petit garçon qu'entre celles d'un parent éloigné qui ne comprendrait rien à la musique. Il pensa donc le lui céder à bas prix. Mais il réfléchit tout à coup que, lorsque le moment serait venu de quitter son violon, il n'aurait plus besoin d'argent.

La fièvre augmentait toujours, vers le soir spécialement, et toute la nuit il fut en proie à une grande lutte. De vieilles choses qu'il avait depuis longtemps oubliées repassaient devant lui et le tourmentaient, si bien qu'au matin il était tout à fait épuisé et n'avait plus qu'une pensée : accomplir encore quelque bonne action. Il frappa de son bâton contre la muraille jusqu'à ce que la vieille servante l'entendît et entrât vers lui ; il l'envoya sur-le-champ chez la grand'mère la prier de venir sans tarder.

Bientôt en effet la grand'mère entra dans la chambre, et avant qu'elle eût eu le temps de lui demander comment il se trouvait, il lui dit :

— Ayez la bonté de décrocher ce violon et de le porter au petit orphelin. Je veux lui en faire présent. Il faudra qu'il en prenne bien soin.

La grand'mère, très étonnée, répéta à plusieurs reprises :

— Que va dire Rico ! que va faire Rico !

Puis elle s'aperçut que le régent commençait à devenir un peu impatient, comme si la chose pressait. Elle quitta donc la chambre, le violon sous le bras, et se hâta de son mieux à travers champs, pouvant

à peine elle-même attendre le moment où Rico apprendrait son bonheur.

Il était debout devant la porte. A un signe de la grand'mère, il accourut à sa rencontre.

— Tiens, Rico, dit-elle en lui tendant le violon, le régent te l'offre, il est à toi.

Rico se crut d'abord le jouet d'un rêve. Et pourtant c'était bien vrai, la grand'mère lui tendait réellement l'instrument.

— Prends-le, Rico, il est à toi, répéta-t-elle.

Tremblant de joie et d'émotion, Rico saisit l'instrument, et se mit à le considérer fixement, comme s'il craignait de le perdre en cessant de le regarder.

— Il faudra en avoir grand soin, ajouta la grand' mère pour achever sa commission. Mais elle ne put s'empêcher de sourire tant cette recommandation lui paraissait superflue. — Et puis, Rico, pense aussi au maître, et n'oublie jamais ce qu'il a fait pour toi ; il est très malade.

La grand'mère rentra chez elle et Rico se hâta de monter avec son trésor dans sa petite chambre où il était toujours seul. Il s'assit et se mit à jouer. Il joua si bien qu'il en oublia le boire et le manger et n'eut plus conscience du temps qui s'écoulait. Quand il commença à faire sombre, il se leva enfin et descendit l'escalier. La cousine sortit de la cuisine et lui dit :

— Tu pourras manger demain ; pour aujourd'hui tu t'es conduit de manière à ne rien mériter.

Bien que Rico n'eût rien pris depuis le déjeuner, il n'avait pas faim, et en ce moment il ne pensait guère à manger ; aussi les paroles de la cousine n'eurent aucun effet sur lui, et il entra tranquillement dans la maison des voisins à la recherche de la grand'mère.

Yvette, debout près du foyer, était en train de faire le feu. Dès qu'elle aperçut Rico, elle se mit à pousser des cris de joie. Toute la journée déjà, depuis que la grand'mère avait raconté ce qui s'était passé, elle avait eu bien de la peine à contenir son impatience et à ne pas courir auprès de Rico pour donner libre cours à sa joie ; mais elle n'avait pas encore eu une minute à elle. Aussi en ce moment était-elle hors d'elle, criant à plusieurs reprises :

— Maintenant tu l'as ! maintenant il est à toi !...

Mais ce bruit fit sortir la grand'mère de la chambre, et Rico, dès qu'il l'aperçut, courut à elle et lui demanda :

— Grand'mère, est-ce que je puis aller remercier le maître, quand même il est bien malade ?

La grand'mère hésita, car le matin déjà le régent lui avait paru bien faible.

— Attends, Rico, dit-elle enfin, je t'accompagnerai.

Et elle alla vite mettre son tablier propre. Puis ils se dirigèrent ensemble du côté de l'école. La grand'mère entra la première ; Rico la suivit sur la pointe des pieds, portant toujours sous son bras le violon qu'il n'avait pas lâché un instant depuis le matin.

Le maître, étendu dans son lit, paraissait fort abattu. Rico s'approcha de lui, regarda son violon, et ne put presque rien dire ; mais ses yeux étincelaient de telle sorte que le régent comprit bien ce que cela signifiait. Il jeta sur l'enfant un regard de satisfaction et lui fit un faible signe de la tête. Puis il se tourna du côté de la grand'mère qui s'approcha de lui. Rico se retira un peu à l'écart, et le maître dit d'une voix faible :

— Grand'mère, je vous serais bien obligé si vous

vouliez dire une fois « Notre Père » ; je me sens si angoissé !

A ce moment on entendit la cloche du soir qui appelait à la prière : Rico joignit aussitôt les mains, comme la grand'mère, et elle répéta à haute voix les paroles du « Notre Père ». Un silence profond se fit ensuite dans la chambre. La grand'mère se pencha vers son vieux voisin et lui ferma les yeux, car il était mort.

Puis prenant Rico par la main, ils quittèrent la chambre sans bruit.

CHAPITRE VIII

La joie d'Yvette était si grande qu'elle ne put pas, de toute la semaine, retrouver son équilibre ; il lui semblait que cette semaine avait au moins dix jours de plus que les autres et que le dimanche ne viendrait jamais. Il arriva enfin, et avec lui un beau soleil d'automne dorant les collines. Lorsque Yvette se vit de nouveau assise avec Rico sous les sapins, en face du lac étincelant à leurs pieds, une joie si débordante s'empara d'elle, qu'elle ne pouvait s'arrêter de sauter sur la mousse fraîche et de pousser des cris de joie. Enfin elle alla s'asseoir au bord de l'escarpement pour bien voir tout, les sommets éclairés, le lac, et par-dessus tout le beau ciel bleu.

Elle appela Rico :

— Viens, Rico, nous allons chanter, longtemps, bien longtemps !

Rico s'assit à côté d'Yvette et accorda son violon. Puis il commença à jouer, et les deux enfants chantèrent :

Salut, glaciers sublimes,
Vous qui touchez aux cieux,
Nous gravissons vos cîmes
Avec un cœur joyeux !

Rico joua aussi quelques mélodies que son père lui avait apprises, mais au bout d'un moment ils en revinrent à leur chanson qu'ils ne pouvaient se lasser de répéter. Tout à coup, au beau milieu, Yvette s'arrêta court et s'écria :

— Maintenant j'ai une idée ! Je sais comment tu pourras descendre jusqu'au lac sans avoir besoin d'argent.

Rico cessa brusquement de jouer, et fixa sur sa camarade un regard plein d'espoir.

— Vois-tu, continua celle-ci avec animation, à présent tu as un violon et tu sais une chanson. Tu n'as qu'à entrer dans chaque auberge, ouvrir la porte de la salle et chanter en jouant ; alors les gens te donneront à manger, et ils te permettront de dormir dans la maison quand ils verront que tu n'es pas un mendiant. Comme cela, tu pourras descendre jusqu'au lac, et pour revenir tu feras la même chose.

Rico demeura pensif ; mais Yvette qui voulait recommencer à chanter ne le laissa pas longtemps à ses réflexions.

Les enfants, absorbés par leur musique, n'entendirent pas même la cloche du soir, et ce ne fut que lorsque la nuit commença à tomber qu'ils songèrent au retour. Il fallut se hâter de rentrer à la maison ; de loin déjà, ils aperçurent la grand'mère qui les cherchait anxieusement du regard.

Cette fois Yvette était trop dans le feu de ses récentes impressions pour se laisser abattre par un souci

quelconque. Elle se précipita vers la grand'mère en s'écriant :

— Tu ne peux pas t'imaginer, grand'mère, comme Rico sait bien jouer du violon ! et nous avons maintenant une chanson à nous, rien qu'à nous deux ! Tu vas voir, nous allons te la chanter.

Et avant que la grand'mère eût pu dire un seul mot, les enfants, de leurs voix claires, entonnèrent leurs couplets et les chantèrent jusqu'au dernier. La grand'mère avait du plaisir à entendre leurs fraîches voix ; elle s'était assise sur le tronc d'arbre, et lorsque les enfants eurent fini, elle dit :

— Voyons, Rico, il faut que tu joues encore un cantique pour moi.

Rico connaissait un cantique pour l'avoir entendu à l'école, mais il ne s'en souvenait pas très bien et il demanda à la grand'mère de le lui chanter une fois afin de se remémorer la mélodie.

— C'est amusant, dit l'aïeule en souriant, voilà que je dois chanter avec ma voix tremblotante !

Mais elle chanta tout de même une strophe entière, et bien que la voix tremblât, en effet, un peu, elle était juste et Rico put parfaitement ressaisir la mélodie qu'il avait déjà entendue. Il la joua à plusieurs reprises pour faire plaisir à la grand'mère. Puis chacun alla se coucher, très content de cette belle journée.

CHAPITRE IX

Rico, ce soir-là, rentra chez lui un peu plus tard que de coutume, la cousine l'interpella avec rudesse :

— Comment donc te conduis-tu ? Le souper est resté plus d'une heure sur la table, maintenant il n'y a plus rien pour toi. Monte tout de suite dans ta chambre ! Et si tu continues ainsi, tu deviendras un vagabond et un va-nu-pieds : ce ne sera pas de ma faute.

Jamais Rico ne répondait le moindre mot lorsque la cousine l'accablait de reproches ; mais, ce soir-là, il la regarda bien en face et dit :

— Je peux vous débarrasser de moi, si vous voulez, cousine.

Elle poussa avec fracas le verrou de la porte d'entrée, rentra à la cuisine et en referma brusquement la porte derrière elle. Puis Rico monta dans sa sombre chambrette.

Le lendemain soir, comme toute la famille de l'autre côté du chemin, parents, grand'mère, enfants,

était à table, la cousine traversa la route en toute hâte, parut sur le seuil et s'informa si ses voisins avaient vu Rico : elle ne savait ce qu'il était devenu.

— Il reparaîtra bien quand ce sera le moment de manger, répondit le père de son ton flegmatique.



La cousine qui avait cru n'avoir qu'à appeler Rico de dehors, entra tout à fait dans la chambre et raconta qu'il n'avait pas paru à déjeuner ; à dîner pas davantage ; il n'avait pas non plus passé la nuit dans son lit qu'elle avait retrouvé comme la veille. Elle le soupçonnait donc d'être parti avant le jour pour quelque vagabondage, puisque le matin, en voulant ouvrir la porte de la maison, elle avait trouvé le verrou déjà tiré, — ce qui lui avait d'abord fait penser que dans sa colère elle avait oublié de le pousser la veille au soir. — Car, ajouta-t-elle, personne ne pouvait

savoir tout ce qu'elle avait à supporter avec ce garnement.

— Il lui sera arrivé quelque chose, dit le père sans s'émouvoir. Il est peut-être tombé dans un précipice ; ça arrive quelquefois à ces gamins qui veulent grimper partout. Vous auriez du le dire un peu plus tôt, continua-t-il avec lenteur ; il faudra peut-être le chercher, et de nuit on n'y voit goutte.

A ces mots, la fureur de la cousine éclata pour tout de bon : elle était certaine qu'on viendrait encore lui faire des reproches.

— Personne ne croira jamais, criait-elle sans se douter qu'elle prononçait une grande vérité, à quel point ce garçon est sournois, rusé, et combien il m'a rendu la vie difficile depuis quatre ans ; il ne sera jamais qu'un vagabond, un vaurien, un mauvais sujet !

La grand'mère, qui avait depuis longtemps cessé de manger, s'était levée de table et se tenait debout devant la cousine.

— Arrêtez, voisine, arrêtez ! s'écria-t-elle par deux fois avant de pouvoir faire cesser ce torrent d'invectives. Moi aussi je connais Rico, depuis le jour où on l'a apporté encore tout petit à sa grand'mère. A votre place, voisine, je n'ajouterais plus le moindre mot, et je réfléchirais que cet enfant, s'il lui est arrivé malheur, est peut-être mort en ce moment ; et alors êtes-vous sûre d'avoir été toujours correcte, juste et bonne envers lui.

Déjà, à plusieurs reprises dans la journée, la cousine avait eu un souvenir gênant de la manière dont Rico l'avait regardée la veille en lui disant : « Je puis vous débarrasser de moi, si vous voulez ! » Elle

n'avait même tant fait de bruit et tant dit de paroles, que pour étouffer cette pensée. Aussi n'osa-t-elle pas même regarder la grand'mère ; elle se hâta de quitter la chambre, disant qu'elle allait voir si Rico n'était point rentré dans l'intervalle. Elle eût donné n'importe quoi, alors, pour qu'il en fût ainsi.

A partir de ce jour, la cousine ne se hasarda plus jamais à prononcer une seule parole contre Rico en présence de la grand'mère. Du reste, elle n'eut plus souvent l'occasion de parler de lui ; comme tout le monde, elle le crut mort, et s'estima heureuse que les paroles qu'il lui avait dites, la veille, n'eussent été entendues que d'elle.

Le lendemain de ce jour, le père d'Yvette se rendit sous le hangar pour y chercher une perche ; il voulait appeler quelques voisins et se mettre avec eux à la recherche du garçon peut-être vers le glacier ou du côté des dévaloirs. Yvette s'était glissée dehors et avait suivi son père.

— C'est bon, lui dit le père, viens m'aider à chercher, tu vas mieux dans les coins que moi.

Lorsqu'ils eurent trouvé une longue perche, elle dit enfin :

— Mais, père, si Rico était peut-être parti par la grande route, est-ce qu'il aurait pu tomber quelque part ?

— Bien sûr, répondit le père, ces garçons étourdis s'écartent de la route et tombent dans les abîmes sans savoir comment ; et celui-là était bien souvent distrait.

Quant à cela, Yvette le savait mieux que personne. A partir de ce moment une grande anxiété envahit son cœur et ne fit que croître de jour en jour. Bientôt

elle ne put ni manger ni dormir et elle faisait tout son ouvrage comme absente.

Quant à Rico, on ne le trouva pas ; personne n'avait vu trace de lui. On renonça à le chercher, et les gens pensèrent :

— Cela vaut peut-être mieux pour le petit orphelin. Il était quasi abandonné et n'avait plus personne au monde.

CHAPITRE X

Yvette, cependant, maigrissait et devenait de jour en jour plus silencieuse. Les petits criaient :

— Yvette ne veut plus rien nous raconter, et elle ne rit plus jamais.

La mère dit un jour au père :

— Ne vois-tu pas qu'elle n'est plus du tout la même ?

— Elle grandit, répondit le père, il faut lui donner un peu de lait de chèvre le matin à l'étable.

Mais lorsque trois semaines se furent écoulées de la sorte, la grand'mère fit monter un soir sa petite-fille dans sa chambre et lui dit :

— Ecoute, Yvette, je comprends très bien que tu ne puisses pas oublier Rico ; mais il faut te dire que c'est le bon Dieu qui l'a repris.

A ces mots, Yvette éclata en pleurs. Jamais, la grand'mère ne l'avait vue dans un tel désespoir. Tout en sanglotant elle s'écria :

— Ce n'est pas le bon Dieu, c'est moi qui ai tout

fait, grand'mère, et j'en mourrai de chagrin. C'est moi qui lui ai mis dans la tête l'idée de descendre vers le lac, et maintenant il est tombé dans les ravins, et il est mort, et cela lui a fait bien mal, et tout cela par ma faute à moi !

Malgrè le désespoir d'Yvette, la grand'mère sentit comme si on lui enlevait un poids terrible sur le cœur. Jusque-là, elle avait cru Rico perdu, et elle était tourmentée à l'idée que le pauvre enfant, poussé à bout par de mauvais traitements, avait peut-être trouvé la mort au fond du lac ou dans l'épaisseur de la forêt. Maintenant une nouvelle espérance venait de naître en elle.

Elle réussit à calmer assez Yvette pour que celle-ci pût lui raconter toute l'histoire du lac dont la grand' mère n'avait jamais rien su.

L'enfant rapporta en détail que Rico parlait souvent d'un autre lac, qu'il avait toujours désiré y retourner, et qu'elle en avait trouvé le moyen. Elle était bien sûre que Rico s'était mis en chemin ; mais, depuis que le père avait parlé des précipices, tout espoir s'était évanoui en elle.

La grand'mère prit l'enfant par la main, et l'attirant à elle :

— Ecoute. Yvette, lui dit-elle, il faut toujours espérer. Et n'oublie jamais que les enfants ne doivent pas quitter la maison et entreprendre tout seuls des choses dont ils n'ont aucune idée, sans en dire mot aux parents, ni à la grand'mère. Penses-y bien, Yvette, et n'oublie pas l'expérience que tu viens de faire. Maintenant que le mal est fait, espérons, et puisque tu en es bien attristée et que tu le regrettes de tout ton cœur, tu peux prier pour que tout finisse

au mieux. Puis tu retrouveras la gaieté, et moi aussi, car j'ai le ferme espoir que Rico est encore en vie et que Dieu ne l'abandonnera pas.

A partir de ce jour, Yvette recouvra, en effet, sa gaieté, et bien que Rico lui manquât à chaque instant de la journée, elle n'eut plus sur le cœur le poids de son anxiété et de ses remords. Jour après jour elle regardait au loin, sur la grande route, dans l'espoir de le voir apparaître du côté de la Maloja. Mais le temps passait et n'apportait aucune nouvelle de Rico.

CHAPITRE XI

Le dimanche soir avant sa disparition, Rico était monté dans sa chambre, et, s'étant assis sur une chaise, il avait résolu d'attendre là que la cousine soit couchée. Depuis que Yvette avait découvert le moyen de faire le voyage jusqu'au lac, la chose lui paraissait toute simple. Il s'agissait seulement de choisir un moment favorable pour mettre son projet à exécution. Quoiqu'il fût sûr de ne pas manquer beaucoup à la cousine, il se doutait bien qu'elle ne le laisserait pas partir.

Aussi, lorsqu'en rentrant à la maison, il se vit accueilli par des reproches et des invectives, Rico pensa :

— Eh bien, je partirai dès qu'elle sera au lit.

Tandis qu'il attendait dans l'obscurité, assis sur sa petite chaise, il se mit à penser combien ce serait agréable de ne plus entendre gronder la cousine et quel gros bouquets de fleurs rouges il rapporterait à Yvette à son retour. Puis, il eut une nouvelle vision

des rives radieuses et des montagnes violettes, et, tout doucement, il s'endormit. Mais, comme il n'avait pas voulu se dessaisir un instant de son violon et qu'il dormait ainsi dans une position fort incommode, il ne tarda pas à se réveiller : rien ne remuait, il faisait encore nuit. En un instant, tous les projets de Rico lui revinrent clairement à la mémoire. Il avait encore ses habits du dimanche ; il prit son violon sous son bras, descendit bien doucement l'escalier, tira le verrou et se trouva dehors à la fraîcheur du matin. L'aube blanchissait au-dessus des montagnes, et dans le village de Sils les coqs chantaient déjà. Rico se mit en route d'un bon pas afin de dépasser les maisons et d'atteindre la grande route le plus vite possible. Une fois là, il continua son chemin avec plus de courage encore. Tout lui était familier le long de cette route qu'il avait si souvent parcourue avec son père. Mais il ne se rappelait plus exactement combien de temps on mettait pour atteindre le sommet du col, et lorsqu'il eut marché deux heures il lui sembla qu'il était en chemin depuis bien plus longtemps. Peu à peu le jour grandissait; et, lorsqu'au bout d'une autre heure, il arriva devant l'auberge construite au sommet du col et d'où son père lui avait souvent montré la route descendant sur l'autre versant, une radieuse matinée éclairait les montagnes et dorait les cimes des sapins. Rico s'assit au bord du chemin ; il était déjà bien fatigué et commençait à sentir qu'il n'avait rien mangé depuis la veille à midi. Mais il ne perdit pas courage ; le plus difficile lui paraissait fait : maintenant il n'y avait plus qu'à descendre, et le lac ne tarderait sans doute pas à apparaître. Comme il faisait ces réflexions, un grand bruit de coups de fouet, de chevaux

et de grelots se fit entendre, et la diligence parut au contour du chemin. Rico la connaissait bien; il l'avait souvent vue traverser le village de Sils, et, chaque fois, il s'était dit que le sort le plus enviable au monde, c'était celui du postillon perché sur son siège, le fouet à la main, et conduisant cinq chevaux vigoureux. Cette fois il put contempler de plus près l'heureux mortel, car la diligence fit halte juste devant lui. Il ne quitta plus des yeux le postillon, qui descendit de son siège, entra à l'auberge et en ressortit bientôt chargé de plusieurs énormes tranches de pain noir couronnées d'un non moins énorme morceau de fromage. Ayant tiré de sa poche un fort couteau, il se mit à trancher son pain dont il donnait, sur sa main, un bon morceau, tour à tour à chaque cheval. Il ne s'oubliait pas non plus et taillait hardiment dans le pain et le fromage appétissants. Tout en se restaurant ainsi de grand cœur, le postillon inspectait du regard les alentours. Tout à coup il s'écria :

— Eh bien ! petit musicien, aimerais-tu être aussi de la partie ? Arrive ici !

Depuis qu'il avait vu le pain et le fromage, Rico avait senti redoubler sa faim ; aussi ne se fit-il pas prier pour s'approcher du postillon. Celui-ci lui coupa un gros morceau de fromage qu'il déposa sur une tranche de pain proportionnée. Rico ouvrit de grands yeux, se demandant presque comment il viendrait à bout de cette portion inusitée. Il posa, pour un instant, son violon à terre et mordit à belles dents dans le pain et le fromage, tandis que le postillon le regardait faire avec satisfaction.

— Quel petit violoneux tu fais ! dit-il. Sais-tu jouer quelque chose ?

— Oui, je sais deux chansons, et encore celle du père, répondit Rico.

— Ah ! vraiment ? et où vas-tu comme ça sur tes petites jambes, continua le conducteur.

— A Peschiera, au bord du lac de Garde, répliqua Rico avec un sérieux imperturbable.

A ces mots, le conducteur éclata de rire de si bon cœur que Rico le regarda tout étonné.

— Tu ferais un fameux postillon ! continua l'autre en riant de plus belle. Ne sais-tu pas que Peschiera est encore bien loin et qu'un petit bonhomme comme toi userait ses semelles jusqu'à la plante des pieds avant d'avoir seulement aperçu de loin une seule goutte du lac de Garde ? Qui est-ce qui t'envoie là-bas ?

— C'est moi tout seul qui ai voulu y aller.

— Drôle de petit homme ! Je n'ai jamais vu son pareil, reprit le postillon en souriant complaisamment. D'où est-tu, violoneux ?

— Je ne sais pas très bien, peut-être du lac de Garde, répondit Rico toujours avec le plus grand sérieux.

— Quelle réponse ! s'écria le postillon en examinant plus attentivement le petit garçon qui se tenait devant lui.

Rico n'avait pas du tout l'air d'un vagabond ni d'un mendiant. Il faisait bonne figure dans ses vêtements du dimanche. Les boucles noires de sa jolie tête, son petit visage aux traits fins, au regard profond et sérieux, portait une noble empreinte.

C'est sans doute ce que pensa le postillon, car après avoir à deux reprises examiné l'enfant, il lui dit d'un ton bienveillant :

— Ton passeport est écrit sur ta figure, petit homme, et il ne dit rien de mauvais, quoique tu ne saches pas d'où tu es. Qu'est-ce que tu me donneras si je te prends sur le siège avec moi pour faire un grand bout de chemin ?

Rico le regarda comme s'il doutait de la réalité de cette proposition. Etre assis sur le siège de la diligence et descendre ainsi jusqu'au bas de la vallée ! Jamais il n'avait rêvé un pareil bonheur. Mais que donnerait-il au postillon en échange ?

— Je n'ai rien que mon violon et je ne puis pas vous le donner, dit enfin Rico après quelques instants de réflexion.

— Et que ferais-je de cette boîte creuse ? reprit le postillon en riant. Allons, monte par ici, et tu pourras me faire un peu de musique.

Rico n'en croyait presque pas ses oreilles. Ce n'était pourtant point un rêve. Le postillon l'aida à grimper sur la roue, puis le hissa sur le siège où il monta après lui. Les voyageurs ayant repris leurs places à l'intérieur, on ferma la portière et la diligence repartit au grand trot sur la route qui descendait vers la vallée, — cette route si connue que Rico avait si souvent regardée d'en haut en se disant combien il aimerait la descendre. Maintenant son désir s'accomplissait, et de quelle manière ! Juché sur son siège élevé, entre ciel et terre, Rico croyait voler et ne pouvait pas encore croire que ce fût bien lui.

Cependant le postillon, que son petit compagnon intriguait beaucoup, aurait bien voulu savoir à qui il appartenait.

— Dis donc, petite marchandise ambulante, où est

ton père ? lui demanda-t-il en faisant claquer son fouet.

— Il est mort, répondit Rico.

— Ah... Et où est ta mère ?

— Elle est morte.

— Ah !... Tu as peut-être un grand-père ou une grand'mère ; où sont-ils ?

— Ils sont morts.

— Mais tu dois bien avoir quelque part un frère ou une sœur, hein ?

— Ils sont morts, continua Rico, répétant à chaque question sa triste réponse.

Le postillon, voyant que tout était mort, laissa prudemment de côté la parenté et demanda encore :

— Comment s'appelait ton père ?

— Enrico Trevillo, de Peschiera au bord du lac de Garde, répondit Rico.

L'homme se tut, faisant ses réflexions et arrangeant les choses à sa manière : « Ce sera quelque enfant qu'on aura traîné par là-haut dans les montagnes ; c'est très bien qu'il retourne dans sa commune ». Puis, satisfait d'avoir éclairci le cas, le brave homme en resta là de ses réflexions.

Lorsqu'on eut dépassé les premiers contours un peu raides et que la route commença à descendre moins rapidement, le postillon dit :

— Eh bien, violoneux, joue-moi maintenant une chanson bien gaie !

Rico saisit alors son violon, et tout animé par le plaisir de rouler ainsi sous le beau ciel bleu, il entonna de sa voix la plus claire :

Amis, voyez au loin, là-bas
Poindre un petit village,

Il est caché dans les lilas,
Tout au fond du feuillage.

Or, sur l'impériale de la diligence étaient assis trois étudiants qui faisaient une tournée de vacances : et comme Rico chantait de tout son cœur les couplets les uns après les autres, y compris ceux d'Yvette, les étudiants éclatèrent tout à coup en bruyants éclats de rire accompagnés de bravos, et l'un d'eux s'écria :

— Halte, musicien ! recommence encore une fois, nous chanterons avec toi.

Rico recommença donc sa chanson, les étudiants l'entonnèrent à leur tour et chantèrent à pleins poumons.

Ils s'interrompaient à chaque instant et riaient si fort qu'on n'entendait plus le violon de Rico. Puis ils recommençaient, l'un d'eux chantant en solo ; après quoi les deux autres continuaient. Ainsi, de suite, pendant un grand moment. Dès que Rico faisait mine de s'arrêter, les étudiants lui criaient :

— Encore, encore ! continue ! Et chaque fois ils jetaient dans son bonnet de petites pièces de monnaie dont il eut bientôt tout un tas.

Les voyageurs de l'intérieur avaient ouvert les fenêtres et avançaient la tête pour entendre la joyeuse chanson. Aussi Rico recommença-t-il pour la troisième fois, toujours accompagné des étudiants qui avaient divisé la chanson en solos et en chœurs. La voix de solo chantait solennellement et dans les intervalles, le chœur reprenait à pleins poumons ; puis de nouveaux éclats de rire sans fin, après quoi l'on reprenait de plus belle.

Tout à coup le postillon interrompit les chants ; il fallait faire une seconde halte, et les voyageurs devaient en profiter pour dîner. Le postillon enleva Rico du siège et le déposa à terre, en ayant soin de bien serrer le bonnet qui contenait l'argent, car Rico avait assez à faire à porter son violon. Il était tout content en lui remettant entre les mains sa petite fortune improvisée.

— Voilà qui va bien, lui dit-il ; comme ça, tu pourras aussi avoir ton dîner.

Les étudiants sautèrent à terre l'un après l'autre et voulurent examiner de plus près le musicien qu'ils n'avaient presque pas vu de leur place. Lorsqu'ils aperçurent le petit homme tout fluet qui tenait son violon sous le bras, leur surprise et leur gaieté redoublèıent. A en juger par la voix énergique du chanteur, ils avaient cru trouver une homme fait ; l'aventure n'en était que plus drôle. Ils entourèrent le petit garçon et tous ensemble entrèrent en chantant à l'auberge. Là, Rico dut s'asseoir devant une table bien dressée, entre deux des étudiants ; ceux-ci le déclarèrent leur invité, et comme chacun voulait le servir mieux que les autres, Rico eut bientôt sur son assiette un dîner comme il n'en avait jamais vu de sa vie.

— Et de qui tiens-tu ta belle chanson, petit musicien, demanda l'un des jeunes gens.

— D'Yvette, c'est elle qui l'a faite, répondit Rico gravement.

Les trois étudiants se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Allons, c'est très bien de la part d'Yvette, s'écria l'un d'eux ; nous allons lui porter un toast !

Rico dut trinquer avec les étudiants et but de bon cœur à la santé de sa chère petite amie.

Comme on se levait de table pour se remettre en route, un homme très corpulent s'approcha de Rico ; il avait à la main un bâton si énorme qu'on aurait dit un arbrisseau déraciné, et il était vêtu des pieds à la tête d'un solide drap gris jaunâtre.

— Viens vers moi, garçon, dit-il ; tu as très bien chanté. J'étais dans la voiture et je t'ai entendu. Moi, je m'occupe d'agneaux : je suis marchand de moutons, vois-tu ; et puisque tu as si bien chanté sur les moutons et les troupeaux, tu auras aussi quelque chose de ma part.

En disant ces mots, il prit une belle pièce d'argent qu'il mit dans la main de Rico, celui-ci ayant déjà vidé dans sa poche le contenu du bonnet.

Là-dessus, l'homme reprit sa place dans la diligence, le postillon enleva Rico comme une plume pour l'asseoir sur le siège, et l'on se remit de nouveau en route.

Dès que la diligence ralentissait un peu sa marche, les étudiants réclamaient de la musique, si bien que Rico joua l'un après l'autre tous les airs dont il pouvait se souvenir pour les avoir entendu chanter par son père.

Les étudiants devaient être fatigués, car ils s'endormirent. Le violon se tut à son tour ; la brise du soir soufflait douce et légère, les étoiles apparaissaient l'une après l'autre, et le ciel fut bientôt tout étincelant au-dessus de la tête de Rico. Il se mit à penser à Yvette, à la grand'mère, à ce qu'elles pouvaient bien faire en ce moment. L'idée lui vint tout à coup que c'était l'heure où sonnait au village la

cloche du soir et où la grand'mère leur faisait réciter leur prière. Il joignit les mains et, sous le ciel étoilé, il répéta avec recueillement les paroles du « Notre Père ».

CHAPITRE XII

Rico avait aussi fini par s'endormir. Il ne se réveilla qu'en se sentant enlevé du siège et déposé à terre. Tous les voyageurs descendaient de la diligence ; les étudiants s'approchèrent de lui pour lui donner une poignée de main et lui souhaiter un bon voyage. L'un d'eux lui dit encore :

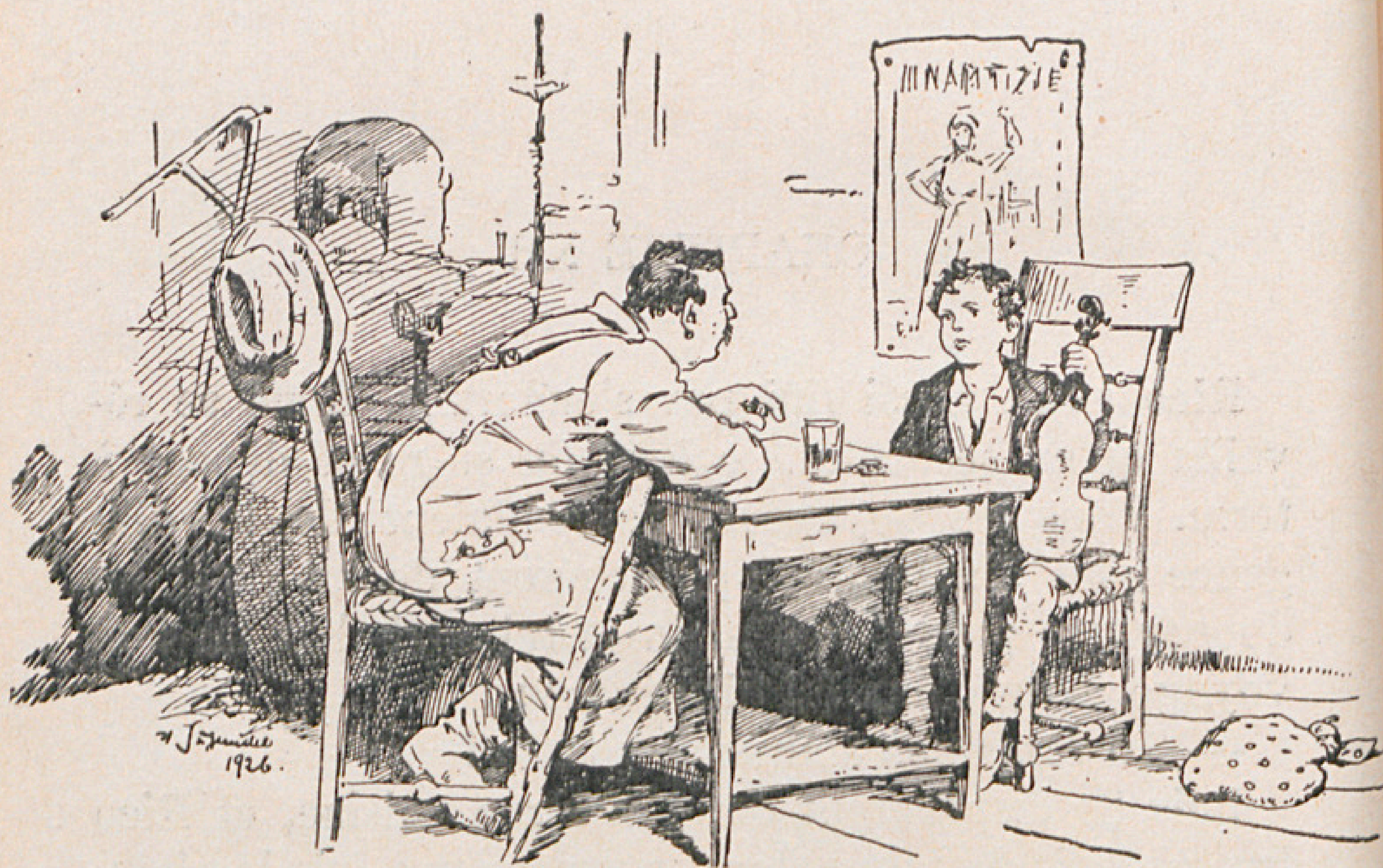
— Tu feras nos amitiés à Yvette !

Puis ils disparurent dans une rue voisine, et Rico les entendit de loin entonner encore une fois la chanson qu'ils avaient apprise.

Il faisait nuit noire ; Rico, planté au milieu de la rue, n'avait aucune idée de l'endroit où il était, ni de ce qu'il devait faire. Il se souvint tout à coup qu'il n'avait pas encore remercié le postillon pour l'avoir amené si loin. Mais celui-ci avait disparu avec ses chevaux, et tout était dans les ténèbres. Une lanterne éclairait la rue un peu plus loin ; Rico se dirigea de ce côté. La lanterne était suspendue au-dessus de la porte de l'écurie où l'on venait de conduire

les chevaux. Tout près de là, l'homme au gros bâton semblait attendre le postillon. Rico s'approcha pour attendre avec lui. Le marchand de moutons qui ne l'avait pas tout de suite reconnu dans l'obscurité, s'écria tout à coup :

— Quoi, c'est encore toi, petit ? Où comptes-tu passer la nuit ?



— Je ne sais pas, répondit Rico.

— Mille tonnerres ! A onze heures du soir, un petit bout d'homme comme toi, dans un endroit inconnu !...

Le marchand de moutons avait prononcé ces paroles d'une voix haletante, l'agitation lui ayant coupé le souffle ; mais il ne put achever sa phrase, car, le postillon étant sorti de l'écurie, Rico s'avança à sa rencontre et lui dit :

— Je voudrais encore vous remercier de ce que vous m'avez amené jusqu'ici.

— C'est très bien que tu te sois présenté de toi-même ; les chevaux m'avaient presque fait oublier que je voulais te recommander à une de mes connaissances.

Et se tournant du côté du marchand de bétail :

— Eh ! mon ami, puisque vous descendez du côté de Bergame, n'emmèneriez-vous pas ce garçon avec vous ? Il doit passer quelque part au bord du lac de Garde. C'est un de ces enfants qui vont et viennent. — comme il y en a tant — vous comprenez ce que je veux dire ?

Le marchand de bétail eut tout de suite présentes à l'esprit toutes les histoires imaginables d'enfants volés ou perdus. Après avoir d'un œil compatissant examiné Rico à la lueur de la lanterne, il dit à demi-voix au postillon :

— On dirait une lame qui n'est pas dans son fourreau. Il est sans doute fait pour porter d'autres habits que ceux-là. Je l'emmènerai.

Puis, ayant encore parlé moutons ensemble, le postillon et le marchand de bétail prirent congé l'un de l'autre. Le marchand fit signe à Rico de le suivre. Quelques instants après, il entrait dans une maison peu éloignée et pénétrait tout droit dans la salle d'auberge, où lui et Rico s'assirent dans un coin.

— Maintenant, nous allons examiner ta fortune, dit l'homme, et nous verrons jusqu'où elle peut te mener. A quel endroit vas-tu par là-bas ?

— A Peschiera, au bord du lac de Garde.

En faisant cette réponse invariable, Rico sortit sa monnaie de sa poche ; cela faisait un joli petit tas

par-dessus lequel il posa encore la grosse pièce d'argent.

— Est-ce la seule grosse pièce que tu as ? demanda le marchand.

— Oui, c'est la seule, c'est vous qui me l'avez donnée.

Cela plut au marchand d'avoir été le seul à donner une grosse pièce, et que le petit garçon s'en fût si bien souvenu. Il eut tout de suite envie de lui donner encore quelque chose. Lorsqu'on posa devant eux le souper qu'il avait commandé, l'homme à la forte carrure se tourna vers son petit voisin et lui dit :

— Ce soir, c'est moi qui paie, pour la nuit aussi. Comme cela, tu pourras garder ta fortune intacte pour demain.

Mais Rico était si fatigué d'avoir tant voyagé, tant chanté et tant joué qu'il ne put presque rien avaler.

Après le souper, il monta avec son protecteur dans la grande chambre où tous deux devaient passer la nuit, et à peine fut-il dans son lit qu'il tomba dans un profond sommeil.

De grand matin, il se sentit secoué par une main vigoureuse. En un clin d'œil il fut à bas du lit ; son compagnon de voyage était déjà tout équipé, le bâton à la main. Rico ne le fit pas attendre longtemps ; en quelques instants il fut aussi prêt à partir, son violon sous le bras. Il suivit l'homme dans la salle d'auberge où on leur servit du café. Le gros marchand encouragea Rico à bien déjeuner, car ils avaient encore devant eux un voyage qui lui ouvrirait l'appétit. Lorsqu'ils se furent consciencieusement acquittés de cette tâche, les voyageurs se mirent en route. Après un bon bout de chemin, ils arrivèrent à un tournant,

et là — quels yeux ouvrit Rico ! — se présenta tout à coup à leurs regards un grand lac étincelant. Il s'écria, très agité :

— Voilà le lac de Garde !

— Pas encore de longtemps, petit homme ; nous ne sommes qu'au lac de Côme, répliqua son protecteur.

Ils montèrent ensuite sur un bateau à vapeur et naviguèrent ainsi un certain temps. Rico regardait tantôt les rives riantes, tantôt les vagues bleues du lac, et sentait comme un souffle du pays natal passer sur son visage.

Tout à coup il sortit de sa poche sa pièce d'argent et la posa sur la table.

— Eh bien, eh bien, as-tu déjà trop d'argent ? demanda le marchand de bétail qui, les deux mains appuyées sur son gros bâton, le regardait faire tout étonné.

— Aujourd'hui, c'est moi qui dois payer, vous l'avez dit, répondit Rico.

— Tu fais au moins attention à ce qu'on te dit, c'est une bonne chose. Mais on ne pose pas comme ça son argent sur la table ; donne-le moi seulement.

Il se leva et s'éloigna pour prendre les billets. Lorsqu'il sortit sa grosse bourse de cuir bien garnie — car il revenait d'une tournée d'affaires — il ne put pas prendre sur lui de donner au guichet l'unique pièce d'argent du petit garçon ; il la lui rapporta avec son billet en disant :

— Tiens, tu auras encore plus besoin de ta pièce demain qu'aujourd'hui ; pour le moment tu es encore avec moi, mais qui sait ce que tu deviendras ensuite ? Quand nous ne serons plus ensemble et que tu

arriveras là-bas, trouveras-tu la maison où tu dois aller ?

— Non, je ne connais point de maison, répondit Rico.

Le marchand, profondément étonné, commença à trouver à part lui cette histoire très mystérieuse. Mais il n'en laissa rien voir et ne posa plus de questions. Il comptait demander tôt ou tard de plus amples renseignements au conducteur de la diligence, qui en savait certainement long là-dessus, plus long sans doute que le garçon lui-même. Quant à celui-ci, il lui inspirait une grande compassion, car il allait encore perdre en lui son protecteur.

Lorsque le bateau s'arrêta, le marchand prit Rico par la main en disant :

— Comme ça je ne te perdrai pas, et tu marcheras mieux ; il s'agit maintenant d'aller d'un bon pas, ces gens-là n'attendent guère.

Rico avait bien du mal à suivre les grandes enjambées de son compagnon. Il ne regardait ni à gauche, ni à droite, et tout à coup il se trouva devant une rangée de voitures qui lui parurent fort étranges. Il suivit le marchand qui entra par un petit escalier dans une des voitures, et, pour la première fois de sa vie, Rico se trouva en chemin de fer. Après un trajet d'une heure environ, le marchand se leva et dit :

— C'est maintenant mon tour, nous arrivons à Bergame ; mais toi restes seulement assis jusqu'à ce que quelqu'un vienne te chercher, comme je l'ai ordonné. Alors tu n'auras qu'à descendre, et tu seras arrivé à destination.

— Je serai à Peschiera, au bord du lac de Garde ? demanda Rico.

Son compagnon lui répondit affirmativement. Puis Rico le remercia de son mieux, car il avait bien compris tout ce que le brave marchand avait fait pour lui. Là-dessus, ils prirent congé et se séparèrent au grand regret de chacun d'eux.

Rico demeura bien tranquille dans son coin, où il peut rêver tout à son aise, personne n'étant plus là pour s'occuper de lui. Il y avait près de trois heures qu'il était ainsi immobile à la même place, lorsque le train s'arrêta encore une fois après beaucoup d'autres stations. Un conducteur entra dans le compartiment, saisit Rico par le bras et le fit descendre en toute hâte le petit escalier du wagon. Puis, désignant du doigt le bas de l'éminence sur laquelle passait le chemin de fer : « Peschiera ! » dit-il simplement. En un clin d'œil il remonta dans le wagon, le train siffla, et tout disparut.

CHAPITRE XIII

Rico regarda autour de lui ; cette grande maison blanche, le terrain nu tout à l'entour, la route droite comme un ruban, tout lui semblait complètement étranger. Il pensa s'être trompé et tristement il se mit à suivre la grande route bordée d'arbres. Soudain, au premier coude de la route, Rico s'arrêta stupéfait, immobile, comme dans un songe. Devant lui, étincelant aux rayons du soleil, s'étendait le lac d'azur avec ses calmes et chauds rivages, au bord desquels les montagnes se rejoignaient, pour entourer le golfe baigné de lumière et bordé de riantes demeures. C'était justement ce que Rico connaissait ! c'était ce qu'il avait déjà vu ! N'est-ce pas à cette place même qu'il s'est arrêté autrefois ? Ces arbres, il les reconnaît aussi... Où est donc la petite maison ? elle devrait se trouver ici tout près ; — non, elle n'y est pas... Mais plus bas passe la vieille route ; oh ! comme il la connaît bien ! c'est là que les grandes fleurs rouges s'épanouissent au milieu des feuilles vertes.

Il doit y avoir aussi un petit pont de pierre sur la rivière qui sort du lac ; que de fois ne l'a-t-il pas traversé ! mais on ne peut le voir de cet endroit. Soudain, Rico, saisi d'un désir intense, se met à courir du côté de la vieille route ; il la traverse : le petit pont est devant lui ! — Tous les souvenirs lui revien-



nent à la fois, — il a passé une fois sur ce pont, et quelqu'un le tenait par la main, — sa mère !... Et, brusquement, il voit clairement devant ses yeux le visage de sa mère· Il y a bien des années qu'il ne l'a plus vu. — C'est là ! là qu'elle était avec lui, qu'elle le regardait avec des yeux pleins d'amour !...

Un désespoir inconnu s'empara de Rico ; il se jeta sur le sol, près du petit pont, et se mit à sangloter et à appeler d'une voix entrecoupée : « Mère, oh ! mère, où es-tu ? où est-ce chez nous, mère ?... »

Il demeura longtemps à cette même place, donnant libre cours à son violent chagrin. On aurait pu croire que son cœur allait se briser ; c'était comme une explosion de toute la douleur qui l'avait jusque-là raidi et rendu muet. Lorsqu'enfin il se releva, le soleil était à son déclin ; le lac reflétait l'or du couchant ; peu à peu les montagnes se colorèrent de violet, et une vapeur rosée enveloppa les rives. C'était bien le lac de Rico, tel qu'il l'avait toujours eu présent à la mémoire et revu dans ses rêves, mais bien plus beau encore, puisqu'il l'avait maintenant sous les yeux. Rico, assis près du pont et ne pouvant rassasier ses regards de ce qu'il avait devant lui, pensait sans cesse : « Si seulement Yvette aussi pouvait voir ces beautés ! »

Le soleil s'était couché, la lumière se retirait. Rico se leva et s'achemina du côté où il avait vu les fleurs rouges. Un sentier y conduisait. Il se trouva bientôt à l'endroit qu'il cherchait, devant d'énormes buissons tout fleuris. C'était comme un jardin ; une haie basse servait d'enceinte, et dans l'enclos croissaient pêle-mêle des fleurs, des arbres et des ceps de vigne grimpante. A l'autre extrémité s'élevait une jolie maison, la porte toute grande ouverte. Dans le jardin, un jeune garçon, sans doute un domestique, allait et venait, cueillant par-ci, par-là une grappe de beau raisin doré et sifflant une joyeuse chanson. Rico demeurait immobile sur le chemin, en contemplation devant les fleurs, en se répétant : « Si Yvette pouvait les voir ! »

Tout à coup le jeune garçon l'aperçut et lui cria :

— Entre, musicien, et joue un joli air si tu en sais un.

Ces paroles lui avaient été adressées en italien, et Rico éprouva une étrange sensation : il comprenait ce qu'il entendait, mais il n'aurait pas pu parler dans cette langue. Il entra dans le jardin où le domestique lui adressa quelques questions ; mais comme il vit que Rico ne pouvait pas répondre, il lui désigna la porte ouverte en lui faisant comprendre que c'était là qu'il devait jouer.

Rico s'avança vers la porte qui conduisait directement dans une chambre. Dans cette chambre était un petit lit ; une femme, assise à côté, confectionnait quelque chose avec des rubans rouges. Rico s'arrêta sur le seuil et commença tout de suite à jouer en chantant. Lorsqu'il eut fini, la pâle figure d'un tout petit garçon se leva au-dessus du lit, et une voix s'écria :

— Joue encore une fois !

Rico joua un autre air.

— Joue encore une fois ! répéta la voix.

Rico recommença cinq ou six fois de suite, et toujours la voix lui criait :

— Joue encore une fois !

Lorsque Rico ne sut plus que jouer, il mit son violon sous son bras et se disposait à partir, alors le petit garçon recommença à crier :

— Reste ici, joue encore !

La femme se leva et s'approcha de Rico. Elle lui mit quelque chose dans la main, et Rico ne sut pas d'abord ce que cela signifiait ; mais il se rappela que Yvette lui avait dit que s'il jouait devant les portes, les gens lui donneraient quelque chose. Puis la femme lui demanda avec bonté d'où il venait et où il allait. Rico ne put lui répondre. Elle lui demanda encore

s'il était avec ses parents. — Rico fit signe que non. — S'il était seul ? — Il fit signe que oui. — Où il avait l'intention d'aller si tard ? — Rico fit un mouvement de tête qui exprimait l'incertitude. Alors la femme fut saisie de compassion pour le petit étranger ; elle appela le domestique et lui ordonna d'accompagner Rico jusqu'à l'auberge du « Soleil d'Or ». Peut-être l'hôtelier, qui avait beaucoup voyagé, comprendrait-il la langue du petit musicien. Le garçon devait lui dire de loger l'enfant pour la nuit, à ses frais, à elle.

— Il est encore si jeune ! ajouta-t-elle avec compassion. Il a à peine quelques années de plus que le mien.

Et elle recommanda encore qu'on lui donnât quelque chose à manger.

Le petit garçon dans son lit recommença à crier :

— Je veux qu'il joue encore une fois ! et répéta ces paroles avec persistance jusqu'à ce que sa mère lui dit :

— Il reviendra demain ; ce soir il faut qu'il aille dormir et toi aussi.

Le domestique se mit en marche, suivi de Rico. Celui-ci savait cette fois où il allait, car il avait compris les paroles de la femme.

Ils marchèrent dix minutes avant d'atteindre la ville. Arrivé dans une petite rue, le jeune homme entra tout droit dans une salle d'auberge remplie d'une épaisse fumée de tabac et où beaucoup d'hommes étaient assis autour de plusieurs tables.

Le garçon s'acquitta de son message et l'hôtelier dit : « C'est bien ». Puis l'hôtesse arriva à son tour, et tous deux se mirent à examiner Rico des pieds à la

tête. Cependant les hommes attablés tout près de lui ayant aperçu son violon, plusieurs d'entre eux s'écrièrent aussitôt :

— Eh ! petit ! joue-nous quelque chose de bien gai ! Allons ! en avant !

Ils criaient tous à la fois, et l'aubergiste ne pouvait presque pas se faire entendre de Rico, auquel il demanda d'où il venait et quelle langue il parlait. Rico répondit aussitôt dans sa langue qu'il était descendu par la Maloja, et qu'il comprenait tout ce qu'on disait autour de lui sans pouvoir s'exprimer de même. L'aubergiste comprit le langage de l'enfant, car il était allé là-haut dans les montagnes. Mais il remit la fin de l'entretien à plus tard et dit à Rico de jouer quelque chose, puisque les hommes dans la salle ne cessaient de réclamer de la musique.

Rico se mit docilement à jouer en commençant, comme toujours, par sa chanson. Aucun des auditeurs n'en comprit un mot, et la mélodie leur en parut un peu trop simple. Les uns commencèrent à causer et à faire du bruit, les autres crièrent qu'ils voulaient avoir autre chose, une danse ou quelque beau chant.

Rico continua impertubablement sa chanson jusqu'au dernier mot, car une fois commencée, il ne manquait jamais de la finir. Ensuite il réfléchit un moment. Jouer une danse ? Il n'en savait point. Il eut une idée et entonna de sa voix claire :

Una sera
In Peschiera...

A peine les premières notes mélodieuses de la chanson eurent-elles retenti, qu'un silence complet régna

dans la salle ; puis, à l'une des tables, s'éleva une voix, une autre s'y joignit et au bout de quelques instants un chœur magnifique éclata de toutes parts. Rico, qui n'avait jamais rien entendu de pareil, en fut enthousiasmé. Plus il jouait avec feu, plus les hommes chantaient avec entrain. A peine un couplet était-il fini, que Rico attaquait le suivant sans hésitation ; car il se rappelait exactement où le père s'arrêtait et où il reprenait. Lorsque le chant fut fini, un véritable tumulte éclata autour du petit garçon qui ne savait ce que cela voulait dire. Les hommes s'interpellaient, criaient, frappaient du poing sur les tables ; puis ils se levèrent tous, le verre en main, et s'approchèrent de Rico pour trinquer avec lui. Il dut boire dans chaque verre, tandis que deux convives lui donnaient de vigoureuses poignées de main et qu'un autre le secouait amicalement par les épaules. Cette joie si bruyante dans ses manifestations finit par effrayer Rico qui devint tout pâle. Mais c'est qu'il avait joué leur chant de Peschiera ! un chant qui leur appartenait en propre et qu'aucun étranger ne parvenait à apprendre ; et il l'avait joué avec autant de sûreté et de clarté qu'un natif de Peschiera. Voilà pourquoi ces Italiens impressionnables ne pouvaient assez exprimer leur joie et fraterniser avec le merveilleux petit musicien. Au milieu du vacarme, l'hôtesse fit son apparition, tenant à la main une assiette de riz surmontée d'un gros morceau de volaille. Elle fit signe à Rico d'approcher et pria les convives de laisser enfin tranquille le pauvre enfant, que la fatigue avait rendu blanc comme un linge. Puis, posant l'assiette sur une petite table, à l'angle de la salle, elle fit asseoir Rico, prit place à côté de lui et l'en-

couragea à manger bravement, parce que, disait-elle, cela ne pouvait faire que du bien à un petit musicien aussi maigre. Rico trouva son souper excellent, car il n'avait plus rien mangé depuis son café du matin. Aussi dès qu'il eut vidé son assiette, fut-il saisi par un irrésistible besoin de dormir. L'hôtelier s'était aussi approché pour complimenter Rico sur sa musique et lui demander encore quels étaient ses parents et où il allait. Rico, dont les yeux se fermaient de lassitude, répondit qu'il n'avait plus de parents et n'allait nulle part. Là-dessus l'aubergiste l'engagea à prendre courage et à dormir sans inquiétude jusqu'au lendemain; il retournerait alors chez Mme Menotti qui l'avait envoyé ; c'était une bonne personne, et elle pourrait peut-être le garder comme petit domestique, s'il ne savait pas où aller.

Pendant qu'il parlait ainsi, l'hôtesse ne cessait de le tirer par la manche de sa veste, comme pour lui faire signe de ne pas continuer sa conversation. Le mari, qui ne comprenait pas du tout ce que cela signifiait, n'en débita pas moins son discours jusqu'au bout.

Les convives avaient recommencé à faire du bruit et à réclamer une seconde édition de leur chant. Mais l'hôtesse éleva la voix :

— Non, non ! On pourra voir dimanche prochain. Ce soir, il tombe de sommeil et de fatigue.

Et, prenant Rico par la main, elle le conduisit en haut dans une grande chambre. Contre les murailles étaient suspendus des harnais et des brides ; un gros tas de blé s'élevait dans un coin, dans l'autre un lit. Rico y fut étendu et s'endormit d'un profond sommeil.

Plus tard, lorsque le silence régna enfin dans la maison, l'aubergiste vint s'asseoir à la petite table où Rico avait soupé ; sa femme, qui était occupée à mettre la salle en ordre, s'arrêta devant lui et lui dit avec animation :

— Tu n'as pas besoin de le renvoyer à Mme Menotti ; un enfant comme lui ferait justement mon affaire, il pourrait me rendre d'innombrables services. Et tu n'as pas entendu comme il joue du violon ? Il les a tous enchanté avec sa musique ! Tu verras s'il ne de-
tous enchanté avec sa musique ! Tu verras s'il ne devient pas un musicien capable. Il apprendra assez vite à jouer des airs de danse ; tu l'auras pour rien les jours de bal. Crois-moi, gardons-le chez nous.

— Tu as raison ; gardons-le, répondit l'aubergiste : il fera notre affaire.

CHAPITRE XIV

Le lendemain, de grand matin, l'hôtesse était debout sur le seuil de l'auberge, inspectant la rue du regard pour voir quel temps il faisait et ce qui pouvait bien s'être passé depuis la veille. Elle aperçut de loin le domestique de Mme Menotti qui se dirigeait de son côté. Ce jeune homme jouait le double rôle de maître et de valet dans la belle et fertile propriété de la dame ; car il s'entendait à merveille aux travaux du jardin comme à ceux des champs, dont il avait la direction. C'était une belle situation, aussi était-il de bonne humeur toute la journée.

Arrivé près de l'hôtesse, il s'arrêta et lui dit :

— Si le petit musicien d'hier soir n'est pas encore parti, il faut l'envoyer chez Mme Menotti, parce que son petit garçon veut l'entendre encore une fois jouer du violon.

— Oui, oui, que Mme Menotti ne soit pas pressée, répondit la femme de l'aubergiste. Pour le moment, le musicien est encore dans son lit où il dort à poings

fermés. Dites à Mme Menotti que je le lui enverrai une fois ou l'autre, car j'espère le garder chez moi. C'est un pauvre petit orphelin qui ne sait pas où aller et, maintenant, il ne manquera de rien.

Le jeune garçon s'éloigna.

L'hôtesse laissa Rico dormir tout son saoûl. C'était une bonne femme ; mais elle pensait d'abord à son avantage et, ensuite, à celui des autres. Lorsque Rico s'éveilla enfin de son long sommeil, sa fatigue de la veille disparue, et tout frais et tout dispos, il descendit l'escalier. La femme de l'aubergiste lui fit signe d'entrer à la cuisine et posa sur la table devant lui un grand bol de café avec un beau pain de maïs tout doré. Puis elle lui dit :

— Rico, veux-tu rester chez nous ? Manger à chaque repas, jouer du violon le soir et nous aider à différents travaux ? Réponds, brave garçon.

— Oui, je veux bien ! répondit Rico tout content.

Ces simples mots étaient à peu près les seuls qu'il pouvait dire dans la langue du pays.

Sans perdre de temps, la femme lui fit faire le tour de toute la maison, de la grange et de l'écurie. Elle le mena au jardin potager, au poulailler, et de chaque endroit elle lui désigna les environs, et le chemin qu'il fallait prendre pour aller chez l'épicier, chez le cordonnier, etc. Rico écouta avec attention. Pour le mettre à l'épreuve, l'hôtesse l'envoya tout de suite chercher diverses choses à trois ou quatre endroits différents : de l'huile, du savon, de la ficelle, une botte ressemelée, et d'autres objets. Elle avait remarqué que Rico savait dire en italien beaucoup de mots détachés.

L'enfant fit toutes les commissions sans se trom-

per. L'hôtesse en fut très contente et, vers le soir, elle lui dit :

— Maintenant, tu peux prendre ton violon pour aller chez Mme Menotti, et y rester jusqu'à la nuit.

La joie de Rico fut grande, à l'idée qu'il allait revoir le lac et les belles fleurs.

Arrivé au lac, il courut vers le petit pont et s'y assit un moment. L'eau bleue, les montagnes colorées par le soleil à son déclin, toute la beauté qu'il avait rêvée s'étalait de nouveau devant lui. Il aurait voulu rester là et ne plus s'en aller. Mais il savait bien qu'il devait maintenant faire tout ce que lui commandait l'hôtesse, puisqu'elle l'avait recueilli chez elle. Aussi continua-t-il bientôt son chemin.

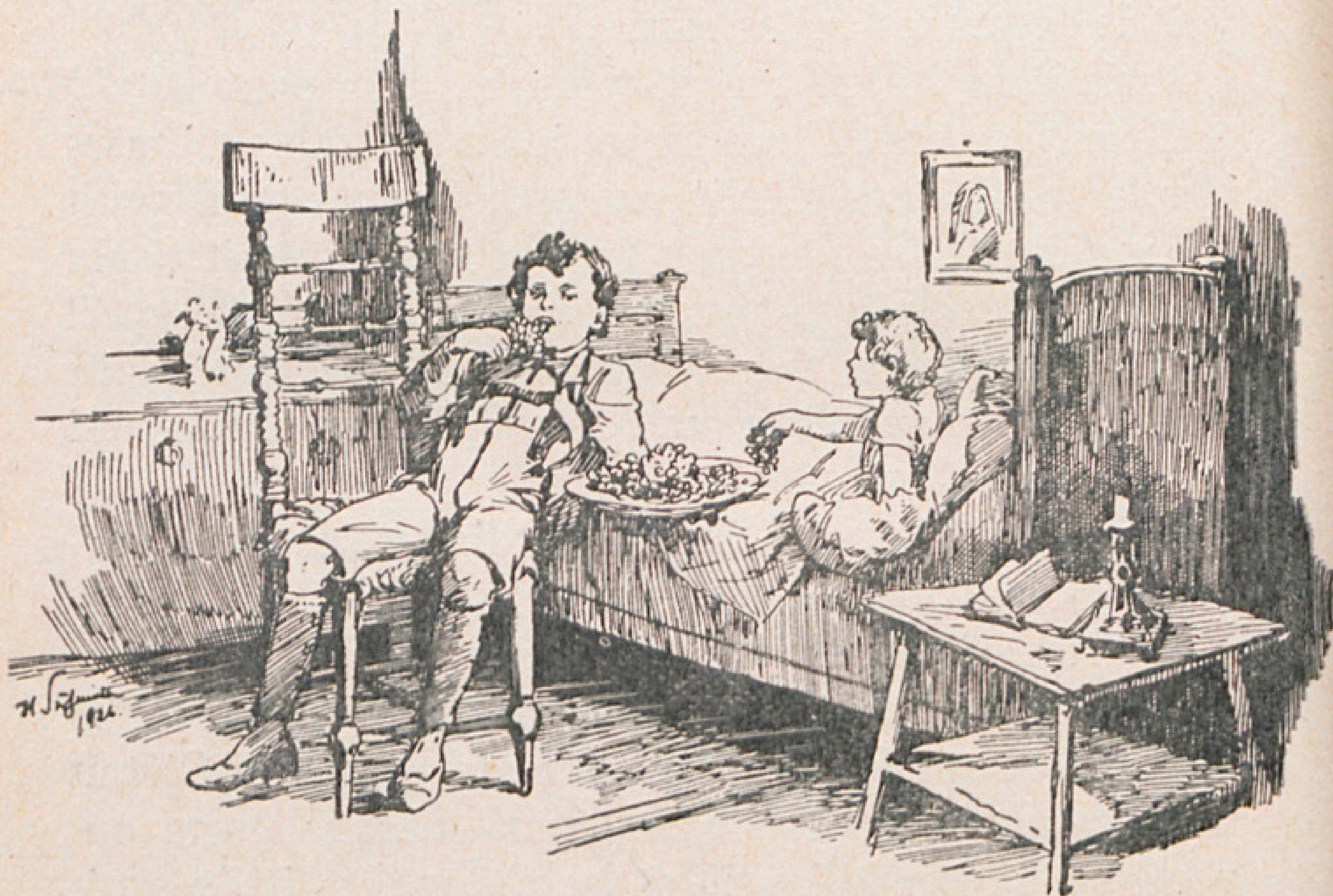
A peine fut-il entré dans le jardin que le petit garçon l'entendit par la porte ouverte et lui cria :

— Viens jouer encore !

Mme Menotti sortit aussitôt, prit avec bonté Rico par la main et le fit entrer dans la chambre. C'était une grande pièce très gaie ; par la large porte ouverte on voyait le jardin et les fleurs. Le lit du petit malade était placé juste en face de la porte ; mais le reste de l'ameublement, chaises, tables, buffets, n'appartenaient pas à une chambre à coucher. Le soir, en effet, on transportait le petit lit dans la pièce voisine où se trouvait aussi celui de la mère. Mais le matin, l'enfant malade était ramené dans la belle chambre bien gaie, où le soleil, dès son lever, projetait ses rayons dorés sur le plancher et réjouissait le cœur du petit garçon. Tout près le lui, se trouvait aussi une paire de béquilles ; car, de temps en temps, la mère sortait l'enfant de son lit et l'aidait à faire deux ou trois fois le tour de la chambre sur ses bé-

quilles. Il ne pouvait ni marcher, ni se tenir debout ; ses pauvres petites jambes étaient complètement paralysées, et jamais il n'avait pu en faire usage.

Dès que Rico parut sur le seuil, le petit garçon se souleva à l'aide d'une corde qui pendait du plafond



au-dessus de son lit ; car il ne pouvait pas s'asseoir par ses propres forces. Rico s'avança et regarda en silence le petit garçon. Il avait des bras tout maigres, des doigts très effilés et un si petit visage que Rico n'en avait jamais vu de pareil à un enfant de cet âge. Ses deux yeux gris perçants scrutaient Rico avec attention, car l'enfant, toujours entouré des mêmes objets et des mêmes personnes, avait soif de quelque chose de nouveau, et examinait avec curiosité tout ce qu'il n'avait jamais vu.

— Comment t'appelles-tu ? demanda ensuite le petit garçon.

— Rico.

— Et moi Silvio. Quel âge as-tu ?

— Bientôt onze ans.

— Et moi aussi, bientôt onze ans.

— Ah ! Silvio, que dis-tu ? s'écria alors la mère. Tu n'as pas encore quatre ans ! Le temps ne marche pas si vite.

— Joue quelque chose, demanda alors le petit Silvio.

La mère prit sa place accoutumée à côté du lit, Rico se mit un peu en arrière et commença à jouer du violon. Silvio n'en était jamais lassé! Dès que Rico avait fini un morceau, Silvio lui disait :

— Joue encore !

Lorsque Rico eut répété chaque air au moins six fois, la mère se leva et alla chercher une assiette pleine de beaux raisins dorés et fit asseoir le petit musicien à côté du lit, en l'engageant à se reposer et à manger des raisins avec Silvio. Elle-même profita de ce moment pour sortir un peu dans le jardin et vaquer à ses affaires. C'était un vrai bienfait pour elle, qui ne pouvait que rarement quitter le malade ; car, dès qu'elle faisait mine de s'éloigner, il pleurait et criait pour la retenir.

Pendant ce temps, les deux enfants s'entendaient à merveille. Rico savait assez d'italien pour répondre aux questions de Silvio, et quand il ne trouvait pas le mot exact, il arrivait toujours à se faire comprendre. Ce genre de conversation amusait beaucoup Silvio. La mère put donc examiner tout à son aise les plates-bandes, la vigne et les beaux figuiers dans le champ voisin, sans que Silvio songeât une seule fois à l'appeler.

Mais lorsqu'elle rentra au crépuscule et que Rico se leva pour partir, Silvio fit un grand vacarme et se cramponna des deux mains à la veste de son nouvel ami, ne voulant pas le lâcher jusqu'à ce que celui-ci eût promis de revenir le lendemain et tous les jours suivants.

Mme Menotti était une femme avisée et prudente ; elle avait fort bien compris le message de l'hôtesse, aussi chercha-t-elle à calmer Silvio en lui promettant d'aller un des premiers jours au « Soleil d'Or » pour parler à l'aubergiste, parce que Rico ne pouvait rien décider de lui-même et devait obéir.

Le petit garçon lâcha enfin prise et tendit la main à Rico qui s'éloigna à contre-cœur. Il aurait préféré rester dans cette maison où l'on ne faisait pas de tapage, où tout était agréable aux yeux, où Silvio et sa mère étaient si bons pour lui.

Quelques jours après, Mme Menotti, en grande toilette, parut à la porte du « Soleil d'Or ». L'hôtesse accourut à sa rencontre et la conduisit dans la salle du premier. Alors, Mme Menotti demanda très poliment à la femme de l'aubergiste si cela ne la gênerait pas de lui céder quelquefois Rico le soir, parce qu'il savait si bien distraire son petit garçon, ajoutant qu'elle reconnaîtrait ce service comme l'hôtesse le jugerait convenable.

L'hôtesse fut très flattée qu'une personne aussi bien vue que Mme Menotti vînt lui demander un service. Il fut tout de suite convenu que Rico irait vers le petit infirme tous les soirs où il serait libre, et, qu'en échange, Mme Menotti se chargerait de ses vêtements. Cet arrangement satisfaisait tout à fait l'hôtesse ; de cette manière elle n'aurait plus rien à dé-

penser pour Rico, qui lui rapporterait de l'argent. Les deux femmes se quittèrent donc très satisfaites l'une de l'autre.

Ainsi s'écoulaient les jours pour Rico. Au bout de peu de temps, il parlait l'italien comme s'il l'eût toujours su. C'est qu'il l'avait su, en effet, autrefois ; aussi les mots lui revenaient-ils, sans grands efforts, à la mémoire ; et comme il avait de l'oreille, il parvint en peu de temps à parler comme un vrai Italien, à la grande stupéfaction de chacun. Il était devenu encore plus utile à la femme de l'aubergiste que celle-ci ne s'y était attendue. Il s'acquittait de son service avec plus d'ordre et d'exactitude qu'elle ne l'aurait fait elle-même, car elle n'était pas patiente de sa nature. Aussi, lorsqu'il s'agissait de quelques préparatifs de fête, pour une noce par exemple, c'était toujours Rico qu'elle en chargeait, parce qu'il savait ce qui est joli et s'entendait à l'exécuter.

L'envoyait-elle faire des commissions ? — il était toujours de retour rapidement. Il plut particulièrement à l'hôtesse, qui eut un tel respect pour le jeune garçon, qu'elle s'abstînt elle-même de le questionner. De cette manière personne ne sut au juste comment Rico était venu à Peschiera ; mais, peu à peu, il s'était répandu à son sujet une histoire à laquelle chacun ajoutait foi : C'est, disait-on, un orphelin abandonné qui avait été maltraité là-haut dans les montagnes et s'était enfui. Pendant son long voyage, il avait couru des dangers sans nombre, jusqu'à ce qu'enfin il fût arrivé à Peschiera où les gens n'étaient pas si grossiers qu'à la montagne, et où il se plaisait maintenant. Et lorsque l'hôtesse racontait cette histoire, elle ne manquait jamais d'ajouter :

— Du reste, il a bien mérité d'être heureux et de trouver un refuge sous notre toit.

Au premier dimanche de danse il arriva tant de gens à l'auberge du « Soleil d'Or » qu'on ne savait plus où les mettre. Chacun voulait à son tour voir le petit musicien étranger ; et ceux qui l'avaient déjà entendu le premier soir étaient parmi les plus empressés, parce qu'ils comptaient le faire commencer par leur chant de Peschiera. L'hôtesse courait de droite à gauche dans le feu de ses occupations et rayonnait comme l'enseigne du « Soleil d'Or ». Chaque fois qu'elle rencontrait son mari, elle ne manquait pas de lui crier triomphalement :

— Eh bien ! qu'est-ce que je t'avais dit ?

Rico écouta d'abord les trois musiciens ordinaires jouer une danse ; et son oreille et ses doigts saisissaient si vite les mélodies qu'il put tout de suite après se joindre aux autres violons. Si bien qu'à la fin de la soirée, lorsqu'on s'arrêta de danser, Rico savait par cœur, et pour toujours, toutes les danses qu'il avait entendues et jouées lui-même plusieurs fois chacune.

Pour finir, on réclama encore le chant de Peschiera; Rico l'accompagna sur le violon. Les convives qui avaient déjà été bruyants dans la soirée, achevèrent de s'enflammer aux sons de l'air national, et Rico se dit plusieurs fois à part lui : « Voilà qu'ils vont se jeter les uns sur les autres et s'entretuer ! » Mais tout cela se passait en bonne amitié. Lui-même reçut les marques les plus bruyantes de leur approbation ; c'était à se déchirer les oreilles, et Rico ne cessait de se dire : « Pourvu que cela finisse bientôt ! » — car rien ne lui était plus antipathique que le bruit.

Ce soir-là l'hôtesse dit à son mari :

— As-tu vu ? Dès la prochaine fois nous pourrons n'engager que deux violons.

Et l'aubergiste, très satisfait, ajouta :

— Il faudra donner quelque chose à ce gamin.

Deux jours après il y avait danse à Desenzano, et Rico y fut envoyé avec les autres musiciens. Là, le tumulte et les cris se renouvelèrent ; bien qu'on n'y chantât pas le chant de Peschiera, les convives trouvèrent quelque autre occasion de faire du bruit. Rico n'avait toujours qu'une seule pensée : « Si seulement ils cessaient ».

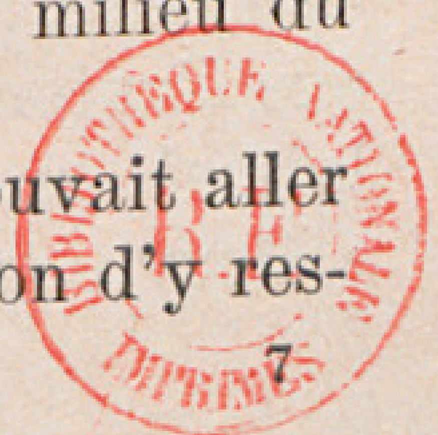
Il revint à la maison la poche pleine de monnaie et la vida sur la table sans compter, puisqu'il savait que cet argent appartenait à l'hôtesse. Celle-ci le loua fort et lui apporta un beau morceau de gâteau aux pommes.

Le dimanche suivant il y eut danse à Riva, et cette fois Rico s'en réjouit, car Riva était ce village à l'autre extrémité du lac, dont on voyait de loin les maisons reluire au fond de la baie rayonnante de soleil.

Les musiciens s'y rendirent l'après-midi en petit bateau. Et tandis qu'il naviguait doucement sur la vague étincelante et sous le beau ciel bleu, Rico pensait toujours : « Si je pouvais aller ainsi en bateau avec Yvette ! Comme elle s'émerveillerait du lac auquel elle ne voulait pas croire ! »

Mais à Riva le vacarme habituel recommença, et à peine arrivé Rico eût voulu repartir. Il trouvait bien plus beau de voir Riva de loin, dans la paisible lumière du couchant, que de s'y trouver au milieu du tapage.

Quand il n'y avait pas de danse, Rico pouvait aller le soir chez le petit Silvio, avec la permission d'y res-



ter longtemps, car l'hôtesse tenait à se montrer serviable envers Mme Menotti. Ces soirs-là étaient les plus beaux pour Rico. Lorsqu'il passait au bord du lac, il ne manquait jamais d'aller jusqu'au petit pont de pierre et de s'y asseoir un moment. C'était le seul endroit où il eût un peu le sentiment d'être chez lui, c'est là qu'il retrouvait le souvenir le plus net du temps où il était à la maison. Il avait devant les yeux les choses qu'il avait vues alors, et l'image de sa mère lui apparaissait très distincte. Il la revoyait au bord du lac, occupée à laver quelque objet ; de temps en temps elle le regardait et lui disait quelque parole d'affection ; lui-même était assis à cette même place où il revenait toujours. Comme il se souvenait bien de tout cela ! Aussi lui en coûtait-il chaque fois de s'éloigner de ce lieu. Mais il savait que Silvio guettait son arrivée ; et dès qu'il entrait dans le jardin et dans la maison si propre et si paisible, Rico retrouvait une grande tranquillité d'esprit. Mme Menotti avait une manière de lui témoigner de l'intérêt comme personne d'autre, et il le sentait bien. Elle éprouvait une grande compassion pour « le petit orphelin abandonné », comme elle le nommait toujours depuis qu'elle avait entendu raconter l'histoire de sa fuite de la montagne. Elle ne lui posait jamais de questions sur sa vie passée, craignant de raviver en lui de tristes souvenirs. Elle sentait aussi qu'il manquait à Rico la sollicitude nécessaire à un enfant de son âge et d'un naturel si réservé ; mais elle-même ne pouvait rien faire, si ce n'est de le retenir auprès d'elle autant que l'autorisait l'aubergiste. Souvent elle lui passait la main sur les cheveux, en disant avec compassion : « Pauvre petit orphelin ! »

Quant au petit Silvio, Rico lui devenait de jour en jour plus indispensable. Il commençait dès l'aube à réclamer sa présence, et les jours où ses douleurs étaient très fortes, c'étaient des cris et des plaintes incessantes, que sa mère ne parvenait pas à calmer jusqu'à l'arrivée de Rico. Depuis que ce dernier parlait couramment l'italien, Silvio avait découvert en lui une nouvelle source intarissable d'amusement et de distractions : c'étaient les histoires qu'il savait raconter. Une fois, Rico avait commencé à parler à Silvio d'Yvette ; et, tout en racontant, son cœur s'était si bien épanoui, il avait mis dans son récit tant de vivacité et d'entrain, qu'il en était méconnaissable. Il avait à raconter mille choses de la vie d'Yvette : comment elle était arrivée une fois juste à temps pour saisir par la jambe son petit frère qui allait tomber dans le puits, tous deux criant de toutes leurs forces jusqu'à ce que le père arrivât, sans se presser, parce qu'il se figurait que les enfants crient toujours par nature et sans nécessité. Puis, comment Yvette découpait des bonshommes pour un autre de ses frères et faisait pour sa petite sœur des ustensiles et des meubles avec tous les matériaux imaginables. Les enfants criaient pour avoir Yvette lorsqu'ils étaient malades, parce qu'ils oubliaient leur mal, tant elle savait bien les amuser. Ensuite Rico racontait ses longues courses avec son amie, et combien il faisait beau ces jours-là ! Ses yeux brillaient alors d'un tel éclat et sa parole devenait si animée, que Silvio prenait aussi feu et flamme et voulait en entendre toujours davantage. Lorsque Rico s'arrêtait, Silvio criait tout de suite : « Raconte encore quelque chose d'Yvette! »

L'excitation du petit malade atteignit son paroxys-

me un soir où Rico, se levant pour partir, annonça qu'il ne pourrait venir ni le lendemain, ni le jour suivant qui était un dimanche. Silvio appela sa mère avec des cris aussi perçants que si la maison eût été en feu.

Mme Menotti, au comble de l'effroi, se précipita dans la chambre où Silvio criait sans interruption :

— Rico ne doit plus jamais retourner à l'auberge ! Il faut qu'il reste toujours ici ! Il le faut, il le faut !

Et Rico répondait :

— J'aimerais bien, mais je dois retourner là-bas.

Mme Menotti était fort embarrassée. Elle savait tout ce que Rico rapportait à l'aubergiste et à sa femme, et comprenait bien que ceux-ci ne le lui céderaient à aucun prix. Elle fit donc de son mieux pour apaiser Silvio, et, attirant Rico à elle, elle lui dit, pleine de compassion :

— Pauvre petit orphelin !

Silvio s'écria aussitôt tout en colère :

— Qu'est-ce que c'est qu'un orphelin ? Je veux aussi être un orphelin !

A ces mots, Mme Menotti perdit aussi son calme.

— Silvio ! ce que tu viens de dire est un blasphème ! Ne sais-tu pas qu'un orphelin, c'est un pauvre enfant qui n'a ni père ni mère, et qui n'est nulle part chez lui dans le monde ?

Rico fixait sur elle ses yeux sombres qui paraissaient encore plus foncés que d'habitude ; mais elle ne s'en aperçut pas. En donnant à Silvio cette explication, elle n'avait plus pensé à Rico. Celui-ci se glissa sans bruit jusqu'à la porte et disparut. Mme Menotti pensa qu'il était sorti aussi doucement pour ne pas renouveler la scène qui venait de se passer avec

Silvio, et elle lui en sut gré. Elle s'assit auprès du lit de l'enfant et continua :

— Ecoute, Silvio, je vais t'expliquer quelque chose, pour que tu ne recommences jamais une pareille scène. Vois-tu, on ne peut pas, comme tu le crois,



prendre aux autres les petits garçons qui leur appartiennent. Si je prenais Rico à l'aubergiste, il pourrait venir et me prendre Silvio ; alors tu ne verrais plus jamais le jardin et les fleurs, et il faudrait que tu dormes tout seul dans la chambre où sont les harnais et où Rico n'aime pas aller ; il te l'a bien souvent raconté, n'est-ce pas ? Que ferais-tu alors ?

— Je reviendrais à la maison, répondit Silvio sans hésiter ; puis il se tut et posa sans objection sa tête sur l'oreiller.

Rico était sorti du jardin et avait gagné le bord du

lac. S'étant assis à sa place favorite, il appuya sa tête sur ses deux mains et répéta avec désolation :

— Mère ! maintenant, je sais bien qu'il n'y a pas un endroit sur la terre où ce soit chez nous, pas un seul endroit !

Et il demeura là, plongé dans sa profonde tristesse, tandis que la nuit se faisait autour de lui. Il aurait aimé ne plus jamais se relever. Mais il fallut pourtant rentrer et regagner la chambre où il dormait.

CHAPITRE XV

Le petit Silvio, tranquillisé en apparence, n'avait cependant pas oublié la cause de son agitation. Le lendemain matin, se souvenant que Rico ne pourrait pas venir pendant deux jours entiers, il recommença à crier avec humeur :

— Rico ne viendra pas ! Rico ne viendra pas !

Et il continua ainsi, jusqu'au soir. Le jour suivant, dès son réveil, il reprit sa complainte. Mais le troisième jour, cet exercice l'avait tellement épuisé, qu'il était comme un petit tas de paille auquel la moindre étincelle devait mettre le feu.

Rico reparut le soir, tout rempli de sa répugnance croissante pour les salles de danse où il devait jouer. Depuis qu'il savait qu'il n'avait de « chez lui » nulle part, la pensée d'Yvette lui revenait avec une nouvelle force, et il se disait :

— Il n'y a que Yvette au monde qui se soucie de moi et à qui j'appartienne.

Alors un besoin intense de revoir Yvette s'empara

de lui. A peine fut-il assis auprès de Silvio, il lui dit :

— Vois-tu, Silvio, je ne me plais que là où est Yvette, et nulle part ailleurs.

En un clin d'œil le petit infirme se souleva sur son lit et se mit à crier de toutes ses forces :

— Mère, je veux que Yvette vienne ! Il faut qu'elle vienne !

La mère s'était avancée près du lit ; et comme elle avait souvent entendu avec plaisir les récits de Rico sur Yvette et ses petits frères et sœurs, elle comprit tout de suite de qui il s'agissait et répondit :

— Oui, oui, cette enfant ferait bien mon affaire si elle était chez moi !

Mais ce vague acquiescement à ses désirs ne contenta point Silvio, plein d'ardeur pour son projet.

— Tu peux l'avoir tout de suite, reprit-il de plus belle. Rico sait où elle est, il ira la chercher. Je veux avoir Yvette tous les jours et pour toujours. Il faut que Rico aille la chercher demain. Il sait où elle est.

Voyant que Silvio prenait l'affaire au sérieux et en combinait déjà toute l'exécution, la mère chercha de toutes les manières à l'en détourner et à lui suggérer quelque autre idée. Elle avait souvent entendu l'histoire des dangers incroyables que Rico avait, disait-on, courus dans son voyage et auxquels il n'avait échappé que par miracle. A Peschiera on croyait depuis lors que, dans les hautes vallées, habitait une population horriblement sauvage. Aussi M[me] Menotti pensait bien qu'il ne se trouverait personne pour aller chercher la fillette. Elle ne pouvait non plus laisser un garçon délicat comme Rico entreprendre une pareille expédition dans laquelle il risquait sa vie.

Elle expliqua longuement à Silvio toute l'impossi-

bilité de son désir ; elle lui parla des affreux accidents et des méchantes gens qui pourraient faire périr Rico pendant le voyage. Mais, cette fois, tout fut en vain. Jamais encore le petit Silvio ne s'était mis en tête une idée aussi persistante. Sa mère eut beau le raisonner et s'échauffer elle-même à force de vouloir le convaincre, dès qu'elle s'arrêta, Silvio recommença :

— Il faut que Rico aille la chercher. Il sait où elle est.

Puis il regarda son ami et lui demanda :

— N'est-ce pas, tu veux bien aller chercher Yvette ?

— Oui, je veux bien, répondit Rico sans hésitation.

— Miséricorde ! voilà maintenant Rico qui déraisonne aussi ! dit la mère consternée. Je ne sais vraiment plus qu'y faire. Prends ton violon, Rico, et joue et chante un peu. Il faut que j'aille au jardin.

Et Mme Menotti se réfugia en toute hâte sous ses figuiers dans l'espoir que Silvio oublierait vite son caprice.

Mais les deux bons amis, au lieu de jouer et de chanter ensemble, s'animèrent toujours davantage, imaginant à l'envi tous les moyens possibles pour aller chercher Yvette et combinant d'avance tout ce qu'on pourrait faire une fois qu'elle serait là. Rico en oubliait complètement l'heure de se retirer, bien que la nuit fut déjà venue. Mme Menotti n'avait pas reparu, espérant toujours que Silvio finirait par s'endormir. Enfin elle se décida à rentrer dans la chambre, et Rico se leva aussitôt pour partir. Mais la mère eut encore une lutte pénible avec Silvio : il ne voulait absolument pas fermer les yeux tant que sa mère ne lui aurait pas promis d'envoyer Rico chercher Yvette. Comme il lui était impossible de promettre

quelque chose de semblable, Silvio refusa de se tranquilliser jusqu'à ce qu'elle lui dit enfin :

— Sois sage maintenant, et nous verrons demain.

Elle espérait que cette fantaisie lui passerait, comme tant d'autres, pendant la nuit, et qu'il s'éveillerait avec une nouvelle idée.

Silvio se tut, en effet, et s'endormit. Mais à peine avait-elle ouvert les paupières le lendemain matin qu'il lui criait déjà, de son petit lit :

— Rico est-il déjà parti ?

Comme elle ne pouvait répondre affirmativement, Silvio se mit en colère. La tempête dura jusqu'au soir et reprit le lendemain.

Jamais il n'avait insisté avec une telle persistance. Tant qu'il cria et se fâcha, sa mère supporta l'orage ; mais, bientôt, vinrent les heures de grandes souffrances, pendant lesquelles Silvio gémissait sans interruption et répétait d'une voix plaintive :

— Je veux qu'Yvette vienne !

Ces paroles fendaient le cœur de la mère ; elle se reprochait de refuser à l'enfant malade ce qui pouvait lui faire du bien. Mais comment songer à lui procurer ce plaisir ? N'avait-elle pas entendu Rico lui-même répondre, lorsqu'elle lui demandait s'il connaissait le chemin pour aller vers Yvette : « Non, je l'ignore, mais je le trouverai bien ! »

De jour en jour elle espérait que quelque circonstance inattendue suggérerait à Silvio un désir plus réalisable ; car, jusqu'alors, il n'avait jamais manqué de refuser le lendemain ce qu'il avait exigé la veille. Cette fois c'était bien différent. Les récits de Rico avaient agi sur l'extrême sensibilité du petit infirme et fait naître en lui la ferme conviction qu'il ne souf-

frirait plus s'il avait Yvette auprès de lui. De sorte que Silvio, au lieu d'oublier, prit de jour en jour un air plus lamentable ; et sa mère se désespérait, ne sachant à qui demander aide et conseil dans une circonstance aussi difficile.

CHAPITRE XVI

Mme Menotti éprouva un vrai soulagement en voyant un jour apparaître dans l'allée du jardin le bon vieux curé qui, de temps en temps, visitait le petit infirme. Elle s'élança de son siège pour aller au devant de lui, en disant, toute réjouie :

— Regarde, Silvio, voici le bon curé qui vient !

Mais Silvio, qui en voulait à tout le monde, cria aussi fort qu'il put après sa mère :

— J'aimerais mieux que ce soit Yvette !

Puis il se blottit en toute hâte sous sa couverture, afin que le curé ne pût pas découvrir d'où venait la voix. La mère, toute consternée, s'excusa de cet accueil auprès du curé et le pria de ne pas prendre au sérieux les paroles de l'enfant. Silvio ne bougea pas, mais marmotta sous la couverture :

— Oui, c'est tout à fait sérieux.

Il paraît que le curé avait pourtant deviné d'où venait la voix. Bien qu'on n'aperçût pas même un che-

veu de Silvio, il s'avança tout droit vers le petit lit et dit :

— Dieu te bénisse, mon enfant ! Comment vas-tu ? et pourquoi te caches-tu comme un blaireau dans son terrier ? Sors un peu de ton trou et explique-moi ce que tu entends par Yvette ?

L'approche du curé avait intimidé Silvio ; il sortit de ses couvertures et lui tendit vite sa petite main toute maigre en disant :

— C'est Yvette à Rico.

Ici la mère dut intervenir par une explication, car le curé secouait la tête sans comprendre, tout en prenant place auprès du petit lit. Elle lui raconta qui était Yvette, comment Silvio s'était mis en tête qu'il ne serait jamais bien si elle ne venait pas auprès de lui, et que Rico était devenu tout à fait déraisonnable à son tour, prétendant pouvoir aller chercher la jeune fille, quand il ne connaissait ni routes, ni sentiers pour se rendre dans ce village perdu des montagnes où habitait la fillette.

— Il paraît que les habitants sont très méchants, continua Mme Menotti. Du reste, on peut bien s'imaginer ce que doit être la vie avec des gens pareils, puisqu'un enfant aussi délicat que Rico a préféré s'exposer aux plus grands dangers plutôt que de rester parmi eux. S'il en était autrement, je n'épargnerais rien pour avoir ici une jeune fille comme Yvette et satisfaire le désir de Silvio. Cela m'arrangerait bien d'avoir quelqu'un pour m'aider et rester un peu avec lui, car ma tâche est quelquefois au-dessus de mes forces, et il y a des jours où il me semble que je ne puis plus continuer. Rico, qui est en général très raisonnable, prétend toujours que personne ne pourrait

mieux me seconder en toutes choses que cette Yvette. Il la connaît bien, et si elle est comme il la décrit, elle serait heureuse de pouvoir quitter un pareil endroit. Mais, malheureusement, je ne connais personne qui puisse me rendre ce service.

Le curé avait écouté, très sérieusement et sans dire un mot, l'histoire de Mme Menotti jusqu'à ce qu'elle eût fini de parler. Il lui aurait, du reste, été difficile de l'interrompre ; Mme Menotti n'avait pas eu, depuis bien longtemps, l'occasion de s'épancher. Lorsqu'enfin le silence se fit, le curé répondit sans se hâter :

— Je crois que vous vous faites une idée trop terrible des gens de là-haut. Il y en a certainement des braves parmi eux et il ne serait sans doute pas difficile d'y envoyer quelqu'un sans danger. Il faudra y réfléchir. Il y a beaucoup de marchands qui descendent des montagnes à Bergame, par exemple des marchands de bestiaux, et ils doivent connaître les chemins. Si vous y tenez beaucoup, Mme Menotti, je verrai un peu ce qu'il en est ; je vais deux ou trois fois par an à Bergame, et ainsi je pourrais m'occuper de la chose.

Pendant tout l'entretien, le petit Silvio avait regardé le curé avec attention. Lorsque celui-ci se leva pour partir et lui tendit la main, Silvio leva la sienne et la fit claquer de toutes ses forces dans celle du curé, comme pour dire : « Cette fois, amis nous deux ! »

Le curé promit de communiquer les informations prises et de faire savoir à Mme Menotti si la chose était réalisable, dans le cas où Silvio persisterait à réclamer Yvette.

A partir de ce jour, les semaines s'écoulèrent les

unes après les autres ; mais Silvio tenait bon depuis qu'il avait devant lui une espérance presque certaine. Puis Rico était devenu tout à coup plus amusant et plus vif que jamais. On aurait dit que la décision du curé avait allumé dans son cœur une étincelle de joie, et que, depuis ce jour-là, une nouvelle vie se manifestait en lui. Il savait raconter à Silvio des histoires toujours plus amusantes. Lorsqu'il prenait son violon, il en faisait sortir des sons et des airs si rafraîchissants, que Mme Menotti en demeurait captivée et se demandait chaque fois où Rico prenait tout ce qu'il jouait. C'est qu'aussi Rico ne jouait de tout son cœur que dans la chambre de Silvio ; le violon résonnait si bien dans cette pièce spacieuse et bien aérée, où il n'y avait ni la fumée du tabac ni le tumulte des bruyants convives, et où Rico n'était pas obligé de répéter toujours les mêmes airs de danse, mais où il jouait ce qui lui plaisait ! Aussi aimait-il chaque jour davantage à venir dans cette maison, et souvent, en franchissant le seuil, il pensait : « On est heureux quand on a un chez soi ». Mais il savait pourtant qu'il n'était pas chez lui et qu'il n'avait la permission de rester qu'une ou deux heures.

Depuis quelque temps, il s'était passé chez Rico quelque chose qui étonnait profondément la femme de l'aubergiste. Lorsque, par hasard, elle posait devant lui une corbeille, toute sale et toute ébréchée, en lui disant : « Tiens, Rico, va porter ceci aux poules », Rico se retirait un peu à distance, et, mettant les mains derrière le dos pour montrer qu'il ne voulait pas la toucher, il répondait tranquillement :

— J'aimerais mieux que quelqu'un d'autre le fasse.

Ou bien lorsqu'elle sortait quelque vieille paire de souliers et les tendait à Rico pour les porter au cordonnier, Rico faisait de nouveau le même geste et disait :

— J'aimerais mieux que quelqu'un d'autre y aille.

L'hôtesse était une femme avisée qui savait se servir de ses deux yeux pour voir. Le changement qui s'était opéré dans tout l'extérieur de Rico ne lui avait pas non plus échappé. Depuis le jour où elle s'en était chargée, Mme Menotti l'avait toujours bien habillé. Comme tout seyait à l'enfant, et qu'il avait plutôt l'air d'un petit monsieur, Mme Menotti s'était plu à le vêtir de bonnes étoffes ; et Rico prenait soin de ses vêtements, car il aimait ce qui est joli à voir, et la saleté et le désordre lui étaient aussi antipathiques que le bruit. Elle avait fait toutes ces remarques, et savait bien aussi que, depuis le premier jour, Rico, au retour d'une danse, n'avait jamais manqué de vider ses poches en laissant rouler l'argent, sans faire mine de convoiter le moindre sou pour lui-même. Or, il en rapportait chaque fois davantage, car il ne jouait pas seulement pour faire danser, mais partout on voulait entendre ses chants et toutes les mélodies qu'il savait. Il importait donc à la femme de l'aubergiste de ménager Rico ; aussi ne poussa-t-elle pas plus loin l'affaire des poules et des souliers, et on ne lui demanda plus de services de ce genre.

Près de trois ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Rico à Peschiera. C'était maintenant un jeune garçon de quatorze ans, très élancé et faisant plaisir à voir.

Les douces journées d'automne s'écoulaient une fois de plus sur les rives du lac de Garde, calme et tran-

quille sous un ciel bleu. Dans le jardin, les grappes dorées pendaient aux treilles, les lauriers-roses s'épanouissaient gaiement au soleil. Tout était calme dans la chambre de Silvio, la mère étant allée cueillir des raisins et des figues pour le souper. Silvio épiait l'arrivée de Rico. La petite porte à l'extrémité de la haie s'ouvrit ; Silvio se dressa sur son lit. Une longue robe noire parut dans l'allée : c'était le curé. Cette fois, Silvio ne se cacha pas dans son trou ; il lui tendit la main, avant même que celui-ci eût franchi le seuil. Cet accueil fit plaisir au curé ; et bien qu'il eût aperçu la mère au jardin, il s'avança tout droit vers le lit du petit malade en lui disant :

— Comment va ta santé, mon enfant ?

— Bien, répondit vivement Silvio.

Il fixa sur le curé un regard plein d'attente et demanda enfin à mi-voix :

— Quand est-ce que Rico pourra partir ?

Le curé s'assit auprès du lit et dit d'un ton solennel :

— Rico partira demain matin à cinq heures, mon enfant.

Mme Menotti, qui venait d'entrer dans la chambre, commença aussitôt une série de questions entrecoupées d'exclamations, et le curé eut toutes les peines du monde à la calmer avant de pouvoir faire son rapport avec quelque suite. Il y réussit enfin et commença son récit, tandis que Silvio le regardait avec des yeux aussi perçants que ceux d'un petit épervier. Le curé arrivait de Bergame où il avait passé deux jours. Avec l'aide de ses amis, il avait réussi à découvrir un maquignon qui, depuis trente ans déjà, descendait chaque automne à Bergame et connaissait

par conséquent toutes les routes et tous les endroits jusque bien au-delà du village où Rico devait aller. Il savait aussi comment il fallait s'y prendre pour aller jusqu'en haut dans la montagne, sans avoir à faire halte pour la nuit. Comme il retournait justement par la même route, il était disposé à emmener Rico, pourvu que celui-ci le rejoignît à Bergame par le premier train le lendemain. Cet homme connaissait aussi tous les conducteurs de diligence et avait promis de leur recommander le jeune homme et sa compagne, afin que le retour pût s'effectuer en toute sécurité ; le curé était donc d'avis qu'on pouvait sans crainte laisser partir Rico avec sa bénédiction.

Il était déjà à la porte du jardin, lorsque Mme Menotti, qui l'avait accompagné, se retourna encore une fois pour lui demander avec quelque inquiétude :

— Etes-vous bien sûr, monsieur le curé, que ce n'est pas mettre la vie de Rico en danger et qu'il ne courra pas risque de se perdre tout à fait dans ces chemins écartés des montagnes ?

Le curé la tranquillisa de nouveau, et elle retourna vers la maison en calculant ce qu'il y avait à faire pour le départ de Rico. Au même moment celui-ci entrait dans le jardin, et le cri de joie par lequel Silvio l'accueillit de loin était si inusité, que Rico fut en trois bonds auprès du lit pour savoir ce qui s'était passé.

— Qu'as-tu ? qu'as-tu ? demandait-il sans cesse, tandis que Silvio ne s'arrêtait pas de crier :

— C'est moi qui veux le lui dire ! c'est moi qui veux le lui dire ! tant il craignait que sa mère ne vînt à le devancer.

Mais Mme Menotti laissa les deux enfants tout en-

tiers à leur joie, et sortit pour s'occuper des préparatifs du départ. Elle alla chercher un sac de voyage dans lequel elle empila successivement un énorme morceau de viande fumée, un demi-pain, un gros paquet de prunes et de figues sèches, une bouteille de vin blanc bien enveloppée dans une serviette ; puis des vêtements : deux chemises, deux paires de bas, une paire de souliers, des mouchoirs de poche. Il lui semblait tout le temps que Rico s'en allait dans une autre partie du monde ; c'est alors qu'elle s'aperçut combien le jeune garçon lui était devenu cher et combien il lui serait difficile de se passer de lui. Mme Menotti s'asseyait parfois toute soucieuse, et pensait : « Pourvu qu'il n'arrive aucun malheur ».

Quand le sac fut prêt, elle le descendit et recommanda à Rico de retourner tout de suite vers l'hôtelière pour lui expliquer ce qui se passait et la prier de lui donner aussi son autorisation pour partir.

Il expliqua à l'aubergiste qu'il devait aller chercher Yvette à la montagne et que le curé lui-même avait fixé le départ pour le lendemain à cinq heures. Le fait que le curé s'était occupé de l'affaire fit tout de suite impression sur l'hôtesse. Elle voulut aussi savoir qui était cette Yvette et ce qu'on en voulait faire, supposant déjà que ce pourrait bien être quelque chose pour elle. Mais elle apprit que Yvette était une jeune fille qui devait venir chez Mme Menotti. Aussi abandonna-t-elle immédiatement l'affaire, ne voulant en aucune façon entraver les projets de Mme Menotti ; elle était déjà bien reconnaissante que celle-ci lui eût cédé Rico si longtemps. Elle supposa que Yvette était une sœur de Rico, et que, s'il n'en

disait rien, c'était parce qu'il n'avait jamais parlé de sa famille.

Le soir même, elle put donc raconter à tous les convives rassemblés dans la salle d'auberge, que Rico partait le lendemain pour aller chercher sa sœur, pour lui faire goûter la douceur de vivre à Peschiera.

Elle montra de quelle manière elle traitait Rico. Elle remplit un grand panier de saucisses, de fromage, d'œufs et de beurre.

— Il ne faut pas que tu aies faim pendant le voyage, dit-elle ; le reste, tu ne seras pas fâché de l'avoir, une fois là-haut ; on n'y trouve sans doute pas grand'chose. Et puis, il te faudra aussi des vivres pour le retour. Car tu reviendras bien sûr, Rico ?

— Bien sûr, répondit Rico ; dans huit jours je serai de retour.

Rico retourna encore une fois avec son violon chez Mme Menotti, car il n'aurait voulu le confier à personne d'autre. Il prit ensuite congé de ses amis pour huit jours, puisque, si tout allait bien, une semaine devait lui suffire pour aller et revenir.

CHAPITRE XVII

Le lendemain, longtemps avant cinq heures, Rico était déjà à la gare, attendant impatiemment le moment de partir. Enfin il se trouva assis dans un wagon, comme trois ans auparavant, mais non plus blotti dans un coin, son violon serré contre lui; cette fois il occupait toute une banquette avec son sac et son panier si bien remplis. A Bergame, le marchand fut exact au rendez-vous, et tous deux continuèrent le voyage, d'abord dans le même wagon, puis sur le lac. Quand ils descendirent du bateau, ils s'avancèrent vers une auberge devant laquelle la diligence, toute attelée, était déjà prête à partir. Rico se souvint distinctement d'avoir été déposé à terre à cette même place et d'être demeuré un grand moment seul, dans la nuit, après le départ des étudiants ; de l'autre côté de la route il reconnut aussi la porte de l'écurie dont la lanterne lui avait aidé à retrouver le marchand de moutons.

Il faisait déjà nuit ; les voyageurs montèrent bientôt

dans la diligence qui partit au grand trot du côté de la montagne. Cette fois Rico avait pris place à l'intérieur avec le marchand ; à peine se fut-il mis à l'aise dans son coin, que ses yeux se fermèrent de fatigue. L'excitation du départ l'ayant empêché de dormir la nuit précédente, il se rattrapa et dormit d'un somme jusqu'au matin.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel et la diligence allait très lentement. En mettant la tête à la portière, Rico s'aperçut, à son inexprimable surprise, que l'on montait déjà les zigzags de la route de la Maloja qu'il connaissait si bien. Sauf de rapides échappées aux contours, on ne pouvait pas distinguer grand'chose à travers les petites fenêtres, et cela justement au moment où Rico aurait tant aimé bien voir !

La diligence s'arrêta. On venait d'atteindre le sommet du col. Voici l'auberge, voici le bord du chemin où Rico s'était assis et d'où il avait parlé au postillon ! Les voyageurs mirent pied à terre pendant qu'on donnait l'avoine aux chevaux. Rico descendit aussi ; il s'avança vers le postillon et lui demanda humblement :

— Est-ce que je peux prendre la place à côté de vous sur le siège, jusqu'à Sils ?

— Monte, dit simplement le postillon.

Puis les voyageurs reprirent leurs places respectives, et les chevaux partirent au grand galop sur la belle route unie de la vallée. Bientôt le lac apparut. On en distinguait la presqu'île boisée. Plus loin, les blanches maisons de Sils, puis Sils-Maria. Le clocher brillait au soleil matinal. A l'écart, au pied de la montagne, Rico reconnut les deux petites maisons. Son

cœur commença à battre violemment. Où pouvait bien être Yvette ? Quelques minutes après, la diligence s'arrêta à Sils.

Depuis la disparition de Rico, Yvette avait eu parfois des temps bien durs. A mesure que les enfants grandissaient, elle avait plus de travail dans la maison. Comme elle était à la fois plus âgée que les enfants et plus jeunes que les parents, on disait toujours : « Yvette pourra faire cela, elle est assez grande maintenant », ou : « Ce sera un ouvrage pour Yvette qui est encore jeune ».

Depuis que Rico était parti, elle n'avait plus eu personne avec qui jouer dans ses rares moments de liberté. Puis, une année auparavant, la bonne grand'-mère était morte, et elle n'eut plus de loisirs ; il y avait tant à faire du matin au soir. Mais Yvette n'avait pas perdu sa bonne humeur, malgré la disparition de Rico et la mort de la grand'mère.

Par une belle matinée de samedi, Yvette sortait de la grange avec une botte de paille sur la tête. Le soleil brillait sur le chemin bien sec qui menait à Sils ; elle s'arrêta et regarda dans la direction du village. Un jeune garçon s'avançait sur la route : elle ne le connaissait pas ; elle vit tout de suite qu'il n'était pas de Sils. Lorsqu'il fut tout près, il s'arrêta et regarda Yvette ; elle le regarda aussi, toute surprise. Mais en un clin d'œil elle jeta loin d'elle sa botte de paille et s'élança vers le jeune garçon immobile en s'écriant :

— Oh ! Rico, est-tu encore en vie ? Es-tu vraiment revenu ? Comme tu es grand, Rico ! Au premier moment je ne t'ai pas du tout reconnu ; mais, dès que je t'ai vu de face, j'ai vu que c'était toi. C'est qu'il n'y a personne qui ait un visage comme le tien !

Yvette, toute rouge de surprise et de joie, regardait Rico. Et Rico, que l'émotion avait rendu pâle comme la neige, ne pouvait parler et ne détournait pas ses regards. Enfin il lui dit :

— Toi aussi, Yvette, tu as bien grandi ; mais pour tout le reste, tu es toujours la même. Plus j'approchais de la maison, plus j'avais peur de ne plus te retrouver.

— Oh ! Rico ! quel bonheur que tu sois revenu ! Oh ! si la grand'mère pouvait le savoir ! Mais entre, Rico. Comme ils vont tous être étonnés !

Yvette courut en avant, ouvrit la porte, et Rico entra. Les petits se cachèrent tout de suite les uns derrière les autres, la mère se leva et salua Rico en lui demandant ce qu'il y avait pour son service. Ni elle, ni aucun des enfants ne l'avaient reconnu.

— Vous ne le reconnaissez donc plus ? éclata Yvette ; mais c'est Rico !

Alors ce furent des exclamations sans fin. Sur ces entrefaites, le père arriva pour dîner. Rico s'avança vers lui en lui tendant la main. Le père prit la main tendue et examina le jeune garçon.

— Est-ce quelqu'un des cousins ? demanda-t-il, car, d'une fois à l'autre, il oubliait facilement la physionomie des parents.

— Voilà le père qui ne le reconnait pas non plus ! dit Yvette un peu indignée. C'est Rico, père !

— Eh bien, tant mieux ! répondit le père. Et, l'examinant encore une fois des pieds à la tête, il ajouta : Tu as bonne figure ; as-tu appris un métier ? Viens, mets-toi à table avec nous, tu pourras nous raconter ce que tu es devenu.

Rico ne prit pas tout de suite place à table ; plu-

sieurs fois déjà il avait regardé du côté de la porte. Il demanda enfin avec quelque hésitation :

— Où est la grand'mère ?

Le père répondit qu'elle était ensevelie là-bas, à Sils.

Rico avait hésité à faire cette question, parce qu'il craignait la réponse, n'ayant nulle part aperçu la grand'mère. Il s'assit enfin, mais, pendant un grand moment, il ne put ni parler ni manger ; il avait tant aimé la grand'mère !

Cependant, le père voulait entendre le récit de ce que Rico avait fait depuis le jour où on l'avait cherché et ce qui lui était arrivé. Rico raconta donc les choses telles qu'elles s'étaient passées et en vint bientôt à parler de Mme Menotti et de Silvio. Il expliqua alors clairement pourquoi il était revenu, et déclara qu'il retournerait à Peschiera avec Yvette, dès que le père et la mère le permettraient. Yvette, qui ne savait encore rien de tout cela, avait ouvert de grands yeux pendant tout le récit de Rico: un feu de joie s'alluma dans son cœur à la pensée de descendre avec Rico vers le beau lac, et d'être tous les jours avec lui chez la bonne dame et le petit malade qui la désirait tant.

Le père demeura d'abord silencieux, car il ne parlait jamais à la hâte. Puis il dit :

— C'est très bien que l'un des enfants aille à l'étranger. Yvette ne peut pas y aller, il n'en est pas question, on a besoin d'elle ici. Mais on pourrait en envoyer une autre, Madeleine peut-être ?

— Oui, oui, cela vaut mieux, dit la mère. Je ne puis pas me passer d'Yvette.

Madeleine leva la tête et répondit :

— D'accord ; chez nous on entend toute la journée que les cris des petits.

Yvette n'avait pas ouvert la bouche ; elle regardait Rico avec anxiété pour voir ce qu'il allait faire. Se tairait-il après le refus catégorique du père et emmènerait-il Madeleine ?

Mais Rico regarda le père bien en face et dit sans se laisser intimider :

— C'est que ça ne va pas comme ça. Le petit Silvio veut Yvette et point d'autre. Et il sait bien ce qu'il veut. Il renverrait tout simplement Madeleine. Et puis Mme Menotti m'a dit que si Yvette s'entendait bien avec Silvio, elle pourrait envoyer à la maison ses vingt francs par mois. Et moi, je sais que Yvette et le petit Silvio s'entendront très bien.

Le père poussa son assiette de côté et mit son bonnet sur sa tête. Il avait fini de manger, et lorsqu'il s'agissait de bien réfléchir, il aimait avoir son bonnet, sans doute pour empêcher les idées de s'échapper.

Il calcula à part lui quelle peine il devait se donner avant d'avoir un seul écu en main. Puis il se dit : « Quatre écus sonnants par mois, sans remuer seulement le petit doigt ! » Il tourna son bonnet d'un côté, puis de l'autre. Enfin il dit à haute voix :

— Elle peut aller. Il y en aura bien une autre qui pourra se mettre à faire quelque chose dans la maison.

Les yeux d'Yvette étincelèrent. Mais la mère soupira en regardant toutes les petites têtes et toutes les assiettes : maintenant qui lui aiderait à tenir tout en ordre.

Quant à Rico et à Yvette, ils se regardaient avec des yeux étincelants de joie.

Le père considérant l'affaire comme terminée, se leva de table en disant :



— Elle n'a qu'à partir dès demain ; on saura au moins à quoi s'en tenir.

Mais la mère se lamenta à l'idée de ce départ précipité, que le père finit par dire :

— Eh bien, qu'ils partent lundi !

Rico sortit et s'arrêta devant la petite maison où il avait demeuré. Il regarda la vieille porte, le poulailler ; tout était encore dans le même état. Il demanda à Madeleine qui l'habitait, si la cousine était toujours seule. Mais il apprit qu'elle était allée depuis longtemps demeurer à Silvaplana, et que personne ne la voyait plus, parce qu'elle n'était jamais reve-

nue à Sils-Maria. Quant à la maisonnette, elle était habitée par des gens dont Rico n'avait jamais entendu parler. Partout où il passa avec Madeleine, sur le seuil des maisons ou des granges bien connues, les gens le regardèrent avec surprise ; personne ne le reconnut. Le soir, lorsqu'ils allèrent jusqu'à Sils, Rico fit un détour pour passer au cimetière ; il aurait voulu voir la tombe de la grand'mère, mais Madeleine ne savait pas bien où elle était.

Lorsqu'ils rentrèrent, il commençait à faire sombre. Yvette était à la fontaine, occupée à frotter pour la dernière fois le vieux chaudron familial. Lorsque Rico fut près d'elle, elle lui dit avec un visage que la joie colorait :

— Je ne puis pas encore le croire, Rico !

— Mais j'y crois moi, dit celui-ci avec tant d'assurance qu'Yvette le regarda toute étonnée. C'est que, vois-tu, Yvette, tu n'as pas pu y penser depuis aussi longtemps que moi.

Elle continua à s'étonner de l'assurance avec laquelle Rico s'exprimait ; elle ne l'avait pas connu ainsi autrefois.

On avait préparé un lit pour Rico dans la mansarde ; il y monta son bagage, ne voulant le déballer que le jour suivant. Le lendemain étant un beau dimanche, comme toute la famille était réunie à table, Rico entra avec son sac et sa corbeille et versa sur la table devant toute la famille un tas de prunes et de figues. Puis, il déposa au milieu de la table les saucisses, la viande et les œufs. Le premier moment d'étonnement passé, toute la famille se mit joyeusement à l'œuvre, et ce fut un régal sans pareil. Jusqu'au soir les enfants ravis dévorèrent les figues et les prunes.

CHAPITRE XVIII

Le départ devait avoir lieu le lundi soir. Le marchand avait donné tous les détails à Rico, et celui-ci savait exactement ce qu'il devait faire. Après avoir salué toute la famille, Rico et Yvette se mirent en route pour Sils ; la mère, debout sur le seuil, et tous les enfants autour d'elle, regardaient les jeunes gens s'éloigner.

Près de l'église de Sils, Yvette dit :

— Si seulement la grand'mère pouvait encore nous voir ! Allons lui dire aussi adieu, veux-tu, Rico ?

Rico fut du même avis et raconta à Yvette qu'il était déjà venu dans cette intention, mais sans trouver la place où reposait la grand'mère. Yvette, elle, la connaissait bien, et ils y allèrent.

Lorsque la diligence s'arrêta à Sils, le postillon cria du haut de son siège :

— Où sont les deux enfants qui doivent descendre au lac de Garde ? Je les ai déjà demandés hier !

Le marchand les avait chaleureusement recommandés. Le postillon, en les voyant, leur dit :

— Montez par ici ; les autres ont eu froid et l'intérieur est complet ; mais vous êtes jeunes !

Il les aida à grimper sur l'impériale derrière le siège ; il prit une épaisse couverture de cheval et les en enveloppa si bien tous les deux, qu'ils étaient comme emmaillotés. Puis la diligence se remit en marche.

Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient revus, Rico et Yvette se trouvaient enfin seuls et pouvaient se raconter ce qui s'était passé pendant ces trois années. C'est ce qu'ils firent à cœur joie, tandis que la diligence les emportait rapidement sous le ciel étoilé, et ils ne dormirent pas de toute la nuit, tant ils jouissaient d'être ensemble sur leur siège élevé.

Le matin, ils atteignirent le lac de Côme. Le soir, ils arrivèrent à Peschiera à la même heure où Rico y était arrivé trois ans auparavant. Rico ne voulait pas que Yvette vît le lac avant de l'avoir amenée à sa place favorite. Il la conduisit donc à travers les arbres, et tout à coup ils furent à découvert près du petit pont.

Le lac s'étendait devant eux dans tout l'éclat du soir. Rico et Yvette s'assirent sur la rive doucement inclinée et regardèrent : c'était bien le lac, tel que Rico l'avait toujours décrit, et même encore plus beau, car Yvette n'avait jamais imaginé de pareilles teintes. Ses regards erraient des montagnes violettes à l'onde étincelante comme l'or, et elle s'écria enfin dans son ravissement :

— Il est encore plus beau que celui de Sils !

Pour Rico, le lac n'avait encore jamais été si beau que ce soir-là. Et puis il avait encore une autre joie

en perspective : celle de la surprise qu'ils allaient faire à Silvio et à sa mère. Personne ne songeait à les voir arriver si vite, on ne les attendait pas avant huit jours, et ils étaient déjà de retour.

Ils demeurèrent assis sur la plage jusqu'au soleil couchant. Rico voulut montrer à Yvette la place où il se souvenait d'avoir vu sa mère, lavant du linge dans le lac, tandis qu'il l'attendait, assis sur l'herbe. Il lui raconta aussi comment ils avaient ensuite traversé le petit pont, sa mère le tenant par la main.

— Mais après, où êtes-vous allés? demanda Yvette. N'as-tu jamais retrouvé la maison où vous êtes entrés ?

Rico secoua la tête.

— Lorsque je monte là-bas, du côté de la voie du chemin de fer, il me semble tout à coup que je me vois avec ma mère, assis sur une marche, et, devant nous, les fleurs rouges. Mais il n'y a plus rien de tout cela, et je ne reconnais pas la grande route qui monte, je ne l'ai jamais vue auparavant.

Rico et Yvette se levèrent ; il était temps de s'acheminer vers le jardin. Rico portait le sac et la fillette le panier. Lorsqu'ils entrèrent dans le jardin, Yvette ne put retenir une exclamation :

— Oh ! que c'est beau ! Oh ! les belles fleurs !

A l'ouïe de cette voix, Silvio se dressa sur son lit, comme mu par un ressort, et se mit à crier à tue-tête :

— Voilà Rico avec Yvette !

La mère crut du coup qu'il avait un accès de fièvre. Elle rentra précipitamment tout ce qu'elle tenait dans le fond de l'armoire où elle furetait, et accourut en hâte auprès de Silvio. Au même moment, Rico paraissait sur le seuil. L'excellente femme, passant de

la terreur à la joie, faillit presque le renverser, car elle n'avait pas eu un instant de repos, pensant que l'entreprise de Rico pourrait bien lui coûter la vie.

Derrière Rico apparut une jeune fille à la figure si avenante qu'elle gagna tout de suite le cœur de l'impressionnable Mme Menotti. Pendant que celle-ci secouait les deux mains de Rico à lui désarticuler les poignets, Yvette s'approcha du lit pour saluer Silvio, et, passant son bras autour des maigres épaules du petit garçon, elle le regarda avec un visage aussi aimable et aussi souriant que s'ils eussent été de vieilles connaissances. Silvio la saisit tout de suite par le cou et abaissa vers la sienne la figure de la jeune fille. Puis Yvette posa sur le lit un cadeau qu'elle avait mis en partant dans la première poche venue, pour l'avoir facilement à sa portée. Cette œuvre d'art, que Pierrot, son frère, avait toujours préférée à tous ses autres amusements, était une pomme de pin aux dures écailles, entre les interstices desquelles on avait fixé de minces fils de fer ; à l'extrémité de chaque fil de fer pendillait une petite figure en liège. Tous ces bonshommes se trémoussaient si drôlement, faisaient des révérences si comiques, et avaient les joues peintes de couleurs si éclatantes, que Silvio ne pouvait plus s'arrêter de rire en les regardant.

La mère, s'étant suffisamment assurée que Rico était revenu sain et sauf, s'avança à son tour vers Yvette et la salua avec la plus grande cordialité. Les yeux de la jeune fille en disaient plus que sa bouche, car elle ne savait pas du tout l'italien et devait se tirer d'affaire avec ses mots romanches. Mais elle ne se laissait pas intimider pour si peu et se mit bien vite à l'aise. Lorsqu'elle ne trouvait pas le mot voulu,

elle décrivait l'objet par toutes sortes de signes ; et cela amusait considérablement le petit Silvio, qui trouvait que c'était exactement comme les jeux où l'on doit deviner quelque chose.

Mme Menotti alla ensuite à l'armoire qui renfermait



toutes les choses nécessaires au repas, la nappe, les assiettes, le poulet froid, les fruits et le vin. Voyant cela, Yvette s'avança aussitôt pour prendre les objets des mains de Mme Menotti, et elle mit la table avec une si étonnante promptitude, que Mme Menotti resta toute surprise à la regarder faire. Avant qu'elle eût eu le temps de réfléchir à ce qui venait ensuite, le plateau de Silvio se trouva préparé, sa viande coupée dans son assiette ; le tout si lestement et si proprement que Silvio en fut enchanté.

Mme Menotti s'assit alors à table et dit :

— Il y a longtemps que je n'ai pas été servie de

cette manière. Maintenant, viens, Yvette, et prends place avec nous.

Ils furent bientôt tous réunis autour de la table, prenant gaiement leur repas du soir comme s'ils eussent toujours été ensemble et ne dussent jamais se séparer.

Rico commençait à faire le récit du voyage, pendant qu'Yvette se levait sans bruit pour remettre tout en ordre dans le buffet ; car elle savait déjà la place de chaque chose. Puis elle s'assit à côté du lit de Silvio, et de ses doigts agiles elle fit toutes sortes de figures dont l'ombre se projetait sur la muraille. A chaque instant Silvio éclatait de rire en s'écriant :

— Un lièvre ! une bête avec des cornes ! une araignée aux longues jambes.

Cette première soirée s'écoula si vite que, lorsque dix heures sonnèrent, personne ne savait comment le temps avait passé. Rico se leva de table : c'était pour lui le moment de partir ; mais un sombre nuage avait passé sur sa figure. Il dit « bonne nuit » d'un ton bref, et sortit. Yvette le suivit dans le jardin, et lui prenant la main :

— Il ne faut pas t'attrister, Rico, dit-elle ; il fait si beau ici ! Je ne peux pas te dire combien tout me plaît et comme je suis heureuse ! C'est à toi que je le dois. Et puis, tu reviendras demain, et tous les jours ; ne t'en réjouis-tu pas, Rico ?

— Oui, répondit-il en fixant sur Yvette un regard sombre ; et chaque soir, au plus beau moment, il faudra que je m'en aille. Je vois bien que je n'appartiens à personne.

— Ah ! pourquoi penser cela, Rico ? reprit vivement Yvette. N'avons-nous pas toujours appartenu

l'un à l'autre ? Pendant trois ans je n'ai cessé de me réjouir en pensant au moment où nous nous retrouverions. Et quand, à la maison, les choses n'allaient pas bien, je pensais à toi. Et maintenant que les choses se sont si bien arrangées et que j'en ai une si grande joie, tu ne veux pas te réjouir avec moi, Rico?

— Oui, je veux me réjouir avec toi, dit Rico dont le visage s'était un peu éclairci. Il sentait qu'il appartenait pourtant à quelqu'un ; les paroles d'Yvette l'avaient consolé. Ils se serrèrent encore une fois la main et Rico sortit par la petite porte.

Lorsqu'Yvette rentra dans la chambre et voulut dire bonne nuit à Silvio, comme la mère l'en priait, il y eut de nouveau une lutte. Le petit infirme ne voulait absolument pas la laisser aller et répétait en criant :

— Je veux que Yvette reste avec moi et qu'elle soit toujours à côté de mon lit. Elle dit des mots drôles, et elle rit toujours avec les yeux.

Les remontrances furent vaines, jusqu'à ce que la mère dit enfin :

— Eh bien, tu n'as qu'à retenir Yvette auprès de toi toute la nuit, pour qu'elle ne puisse pas dormir. Demain elle sera malade comme toi, elle ne pourra pas se lever, et tu ne la verras plus de longtemps.

Silvio lâcha alors le bras d'Yvette qu'il avait tenu serré et dit :

— Va dormir, Yvette, mais reviens de bonne heure demain matin.

Yvette le promit, et Mme Menotti l'emmena dans la jolie chambre qu'elle lui avait préparée ; elle donnait droit sur le jardin et, par la fenêtre ouverte, pénétrait le délicieux parfum des fleurs.

A partir de ce moment, Yvette devint de jour en jour plus indispensable au petit Silvio ; il était malheureux dès qu'elle s'éloignait seulement jusqu'au jardin. Mais, en revanche, quand elle était auprès de lui, il se conduisait toujours très sagement, faisait tout ce qu'elle lui disait et ne tourmentait plus du tout sa mère.

Il semblait même que, depuis l'arrivée d'Yvette, cet enfant si nerveux souffrait moins. C'est qu'Yvette avait un fonds inépuisable de distractions et d'amusements ; tout ce qu'elle prenait en main, tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle faisait, devenait pour Silvio une occasion de s'amuser. On voyait bien qu'Yvette avait dû, depuis qu'elle était toute petite, se conformer à l'humeur des enfants et s'évertuer à les faire tenir tranquilles par ses paroles, ses gestes et ses regards. Sans s'en douter, Yvette était donc la compagne la plus amusante pour un enfant comme Silvio. Et puis, Yvette, prompte à tout apprendre, avait bien vite saisi les mots qu'elle entendait dire à Silvio, et elle avait commencé tout de suite à parler avec lui. Quand elle se trompait de mots, cela faisait le bonheur de Silvio qui riait joyeusement.

Chaque fois que la mère voyait Rico apparaître dans le jardin elle courait au-devant de lui (car maintenant elle pouvait s'éloigner quand bon lui semblait) et le prenait à part pour lui dire quel trésor il lui avait procuré et combien le pauvre petit malade était maintenant gai et heureux.

Depuis l'arrivée de la jeune fille, les choses marchaient comme sur des roulettes, tous les jours étaient des dimanches pour Mme Menotti. Elle ne pouvait pas trouver assez de paroles pour faire l'éloge

d'Yvette. Et, naturellement, Rico écoutait tout cela avec plaisir.

Chaque soir, lorsque dix heures sonnaient, un nuage couvrait le visage de Rico qui devenait de jour en jour plus sombre. Mme Menotti était de trop bonne humeur pour s'en apercevoir, mais Yvette le remarquait bien et s'en tourmentait sans rien dire, en pensant : « On dirait qu'il va y avoir un orage ! »

CHAPITRE XIX

On était à la veille d'un beau dimanche d'automne. Il devait y avoir danse à Riva, et Rico était engagé pour y jouer. Il ne pourrait donc pas passer la journée avec Yvette et Silvio. On en avait déjà parlé plusieurs fois pendant la semaine, car c'était un événement pour tous quand Rico devait manquer ; et Yvette avait cherché de toutes les manières possibles à lui faire admettre la chose.

— Tu traverseras le lac en petit bateau par le beau soleil, lui avait-elle dit, et tu reviendras sous un ciel tout étoilé ; tout le temps, nous penserons à toi.

Le samedi soir, Rico apporta son violon, pour jouer les airs préférés de son amie. Les chants qu'il joua étaient très beaux, mais tous tristes et semblaient réagir à leur tour sur Rico qui regardait son violon d'un air sombre, comme s'il eût été la cause de son chagrin.

Tout à coup, il posa son archet, longtemps avant que dix heures eussent sonné, et dit :

— Je m'en vais.

Mme Menotti voulut le retenir ; elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Yvette, qui l'avait observé pendant tout le temps qu'il jouait, dit seulement :

— Je t'accompagnerai quelques pas.

— Non, s'écria Silvio, ne sors pas, reste ici, Yvette.

— Oui, oui, Yvette, dit Rico ; reste seulement et laisse-moi aller.

Et, tout en parlant, il regardait Yvette comme cette fois où, redescendant de chez le maître d'école, il lui avait dit : « Tout est perdu ! »

Yvette se pencha vers Silvio et lui dit tout bas :

— Sois sage, Silvio. Demain je te raconterai des histoires drôles ; mais tiens-toi tranquille maintenant.

Silvio demeura tranquille, en effet, et Yvette courut après Rico. Lorqu'ils furent arrivés à la petite porte du jardin, Rico désignant la chambre éclairée et si attrayante à voir du dehors, dit à Yvette :

— Retourne, Yvette, ta place est là-bas, tu y es chez toi. Ma place, à moi, est dans la rue ; je ne suis qu'un « sans-patrie », et je le serai toujours. Aussi laisse-moi m'en aller.

—Non, non, Rico, je ne te laisserai pas partir ainsi : où veux-tu aller.

— Au bord du lac, répondit Rico en s'éloignant dans la direction du pont.

Yvette le suivit. Lorsqu'ils furent arrivés à leur place favorite sur le rivage, ils s'arrêtèrent et écoutèrent un moment le doux murmure des vagues à leurs pieds.

Rico dit enfin :

— Vois-tu, Yvette, si tu n'étais pas ici, je parti-

rais tout de suite et je m'en irais bien loin, je ne sais où. Je serai toute ma vie un « sans-patrie » ; toute ma vie il faudra que je joue du violon dans les auberges où les gens font du tapage comme des insensés, et que je rentre ensuite dans une chambre où j'aimerais mieux ne jamais remettre les pieds. Toi, tu as maintenant ta place dans la jolie maison ; et moi, ma place n'est nulle part. Vois-tu, quand je regarde le lac, là en bas, je me dis : « Si ma mère m'avait jeté dans l'eau à cette place avant de mourir, je ne serais pas un « sans-patrie » maintenant.

Yvette avait écouté Rico, la tristesse dans l'âme. Mais lorsqu'il prononça ces dernières paroles, une grande consternation la saisit, et elle s'écria :

— Oh ! Rico, il ne faut jamais dire une chose pareille ! Je suis certaine que tu n'as pas prié depuis bien longtemps, c'est pourquoi ces mauvaises pensées te viennent.

— Non, je ne prie plus !

Ces mots firent une grande impression sur Yvette.

— Oh ! si la grand'mère le savait, Rico ! dit-elle, toute désolée, quel chagrin elle en aurait !

Yvette rentra toute préoccupée dans le jardin. Elle se demandait si elle ne devait pas parler de tout cela à Mme Menotti ; elle pourrait peut-être trouver pour Rico une autre occupation que celle de jouer dans les auberges, ce qui lui était si antipathique ! Mais l'idée de communiquer ses préoccupations à Mme Menotti lui passa tout à fait lorsqu'elle fut rentrée dans la chambre. Silvio gisait sur son lit, le visage empourpré, la respiration pénible et inégale, tandis que sa mère, assise à son chevet, pleurait amèrement. Silvio venait d'avoir une de ses crises de douleurs aiguës, et l'ac-

cès de colère, causé par l'absence momentanée d'Yvette, avait sans doute contribué à augmenter la fièvre. Yvette n'avait pas encore vu Mme Menotti aussi abattue.

Plus tard, lorsque celle-ci fut un peu remise, elle dit :

— Viens, assieds-toi près de moi, Yvette ; j'aimerais te dire quelque chose. Vois-tu, il y a un poids qui me pèse lourdement sur le cœur. Il me semble parfois impossible de le porter plus longtemps. Tu es encore jeune, il est vrai, mais tu es très raisonnable ; tu as déjà beaucoup vu, et je crois que cela me soulagerait de t'en parler. Tu as vu les souffrances de mon petit Silvio, mon unique enfant. Eh bien, non seulement je supporte l'épreuve de sa maladie qui est incurable, mais j'ai aussi un autre chagrin : la maison où nous habitons ne m'appartient pas. Lors de notre mariage, mon mari avait un ami qui voulait justement quitter Peschiera. Il ne pouvait plus y vivre, parce que sa jeune femme venait de mourir. Il pria mon mari, qui était son meilleur ami, d'habiter sa maison et d'entretenir ses champs, ajoutant qu'il serait bien aise de trouver tout en parfait état à son retour. Le terrain n'était pas très fertile et ne rapportait pas beaucoup. Mais on construisit le chemin de fer. Une partie des terrains se vendit à un très bon prix. Nous avons gardé l'argent attendant le retour du propriétaire. Mon mari est mort depuis quatre ans et nous n'avons jamais eu de nouvelles. J'estime que tout ceci ne m'appartient pas, et j'aimerai bien une fois liquider cette affaire.

— Ayez de la patience et du courage, répondit la fillette, le temps est un grand maître. Moi aussi, j'ai

été inquiète et soucieuse durant les longues années pendant lesquelles j'ai attendu des nouvelles de Rico.

Puis elle raconta tout au long l'histoire du lac que Rico voulait absolument revoir. Elle narra aussi le départ de l'enfant et elle termina en disant :

— Voyez, Madame, tout s'est arrangé au mieux, et j'ai la certitude qu'il en sera de même pour vous.

CHAPITRE XX

Toutes les fleurs scintillaient aux rayons du soleil resplendissant. Mme Menotti sortit et s'assit sur le banc de gazon près de la haie. Elle jeta un regard autour d'elle et la vue des lauriers-roses épanouis, des figuiers chargés de fruits la ramena à ses pensées de la veille. Elle murmura tout bas : « Que je serai heureuse si je pouvais restituer cette maison et ce jardin qui ne m'appartiennent pas ? Malgré que jamais je ne retrouverai un coin parail ».

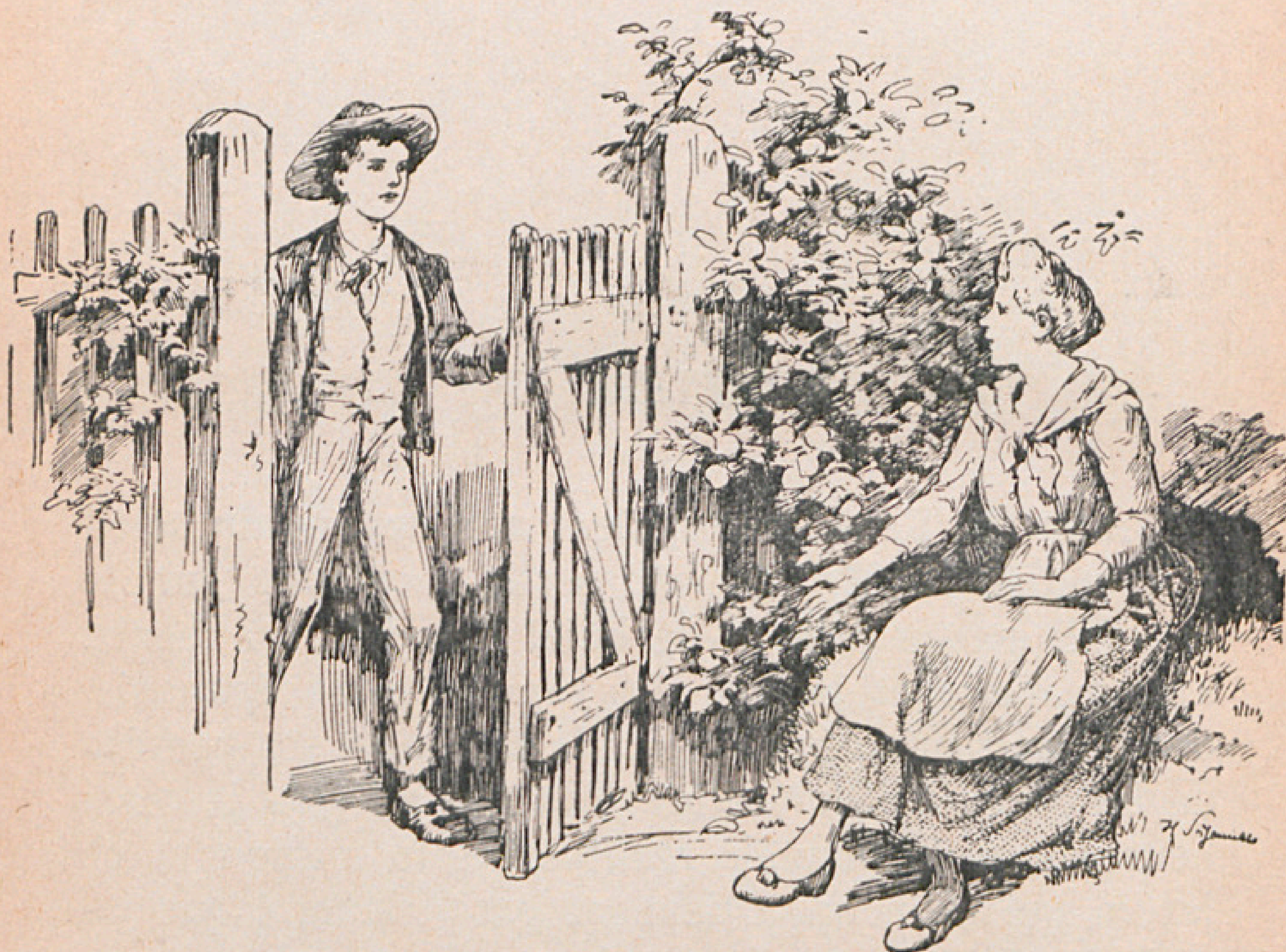
A ce moment Rico entra dans le jardin. Il devait partir l'après-midi et venait faire sa visite quotidienne à son ami Silvio, Mme Menotti l'appela :

— Viens t'asseoir un moment près de moi, brave garçon, dit-elle, car nous ne savons pas combien de temps nous serons encore ici.

— Comment donc, répondit Rico stupéfait. Vous n'avez pourtant pas l'intention de partir ?

Mme Menotti éluda la réponse, ne voulant pas raconter son histoire. Elle se souvint de ce qu'Yvette

lui avait dit la veille au sujet de l'enfant, et les explications de la fillette ne lui avaient pas parues très claires. Elle se les rémémora et s'étonna tout de même.



— Dis-moi un peu, Rico, reprit-elle, Yvette m'a raconté qu'autrefois tu voulais absolument revoir notre lac. Y étais-tu déjà venu ?

— Oui, répondit Rico, lorsque j'étais petit, et après je suis parti.

— Comment es-tu venu à Peschiera quand tu étais petit ?

— C'est ici que je suis né.

— Comment ici ? Que faisait donc ton père lorsqu'il est descendu de la montagne ?

— Il n'était pas de la montagne, ma mère seule y était née.

— Que dis-tu Rico ? Ton père n'était pourtant pas de Peschiera ?

— Mais oui, il était de Peschiera.

— Tu ne m'as jamais raconté tout cela. C'est très curieux. Rico n'est pas un nom d'ici ; comment s'appelait ton père ?

— Comme moi, Enrico Trevillo.

Mme Menotti se leva d'un bond.

— Que dis-tu, Rico ? s'écria-t-elle, que viens-tu de dire à l'instant ?

— Le nom de mon père, répondit l'enfant très tranquillement.

Mme Menotti n'écoutait plus, elle courut vers la maison.

— Yvette, donne-moi un châle, cria-t-elle par la porte ouverte. Il faut que j'aille immédiatement à la cure. Je suis toute tremblante.

Yvette, fort surprise, apporta un châle.

— Accompagne-moi quelques pas, Rico, ajouta-t-elle en repassant devant lui, j'ai encore quelque chose à te demander.

Par deux fois, Rico dut répéter le nom de son père, et arrivée à la porte de la cure, Mme Menotti lui demanda encore une troisième fois s'il était tout à fait certain de son nom de famille. Puis elle entra dans la maison. Rico s'en retourna, s'étonnant fort de l'état dans lequel il venait de voir Mme Menotti.

Rico avait apporté son violon. Il savait qu'Yvette était toujours heureuse quand l'instrument était de la partie. En entrant dans la chambre, il trouva Silvio et Yvette de la meilleure humeur du monde ; Yvette

avait tenu sa promesse et raconté une histoire de Pierrot qui avait mis Silvio en gaîté. En apercevant le violon, il s'écria :

— Maintenant, nous allons chanter «Les Agneaux» avec Yvette.

Il y avait longtemps qu'elle n'avait plus entendu cette chanson, car Rico jouait des airs beaucoup plus beaux.

Elle s'étonna fort d'entendre Silvio proposer de se joindre à eux pour chanter en allemand ; elle ignorait, en effet, que, depuis trois ans, Rico l'avait répété des centaines de fois au petit malade. Yvette était ravie de chanter de nouveau avec Rico les couplets d'autrefois. Elle commença et Silvio chanta à tue-tête les paroles allemandes qu'il ne comprenait pas, mais dont il avait retenu les sons à force de les entendre répéter. Cette fois, ce fut Yvette qui se divertit, Silvio prononçait les mots si bizarrement qu'elle ne pouvait plus chanter, tant elle riait. Silvio, gagné par la contagion, éclata de rire à son tour. Puis, voulant faire rire Yvette toujours plus fort, il reprit le chant de plus belle, en accentuant encore davantage toutes les paroles, tandis que Rico jouait avec force « Les Agneaux » jusqu'à la dernière note.

Les sons joyeux des rires et de la chanson parvinrent aux oreilles de Mme Menotti bien avant qu'elle eût atteint la porte du jardin. Elle était très étonnée qu'il en soit ainsi dans un moment aussi solennel. Elle traversa le jardin en hâte, entra dans la chambre et se laissa choir dans la première chaise venue. La terreur, la joie, la course précipitée et l'attente de ce qui allait se passer l'avaient tellement bouleversée qu'il lui fallait absolument se remettre un peu.

Les chanteurs s'étaient tus et la regardaient sans comprendre. Lorsqu'elle fut plus tranquille, elle se leva et dit solennellement :

— Rico, regarde ce qui t'entoure ! Cette maison, ce jardin, le champ, tout ce que tu vois, les meubles et les arbres, tout t'appartient, tu en es le propriétaire, c'est l'héritage de ton père, car ici tu es chez toi, dans ta maison, tu es le fils d'Enrico Trevillo qui était l'ami intime de mon mari.

Dès les premières paroles, Yvette avait tout compris, et une joie inexprimable rayonnait sur son visage. Rico était pétrifié sur sa chaise. Mais Silvio, qui entrevoyait déjà toutes sortes de choses amusantes, éclata en jubilations :

— Oh ! voilà que subitement la maison appartient à Rico ! Où pourra-t-il coucher ?

— Où pourra-t-il coucher ? dit la mère. Mais il peut prendre la chambre qu'il veut, il peut nous mettre à la porte tous les trois et rester seul dans sa maison !

— Si vous partez, je vous suivrai aussi, répondit tranquillement Rico.

— Ah ! mon bon Rico, s'écria Mme Menotti, si tu veux nous garder ici, nous ne demandons pas mieux. Vois-tu, j'ai déjà réfléchi un peu en chemin à ce que nous pourrions faire. Je pourrai te racheter la moitié de tes biens, ainsi une moitié serait à toi et l'autre à Silvio.

— Alors, je fais cadeau de ma part à Yvette, répondit Silvio.

— Et moi aussi, ajouta Rico.

— Oh ! oh ! maintenant tout appartient à Yvette, reprit Silvio enchanté. Le jardin, la maison avec tout

ce qui est dedans, les chaises, les tables et moi, ainsi que Rico et son violon. Chantons encore, s'écria l'infirme au comble de la joie.

Cette affaire n'était pas claire pour Rico.

— Comment se fait-il que la maison du père de Silvio soit tout-à-coup à moi parce que mon père était son ami ? demanda-t-il après un instant de réflexion.

Mme Menotti s'aperçut alors que Rico ignorait tout ce qui s'était passé. Elle lui raconta l'histoire dès le début avec force détails. Quand elle eut terminé, tous trois avaient bien compris. Ils s'abandonnèrent à une joie indescriptible, car il n'y avait aucune raison pour que Rico n'élut instantanément domicile dans sa maison.

Au milieu des exclamations de joie, Rico dit encore :

— Puisqu'il en est ainsi, madame Menotti, il est absolument inutile de changer quoi que ce soit. J'habiterai ici, nous resterons tous ensemble et vous serez notre mère.

— Oh ! Rico, est-ce bien vrai ? Je peux enfin remettre ce domaine à son propriétaire et j'ai la possibilité d'y demeurer. Oui, Rico, je serai une mère pour toi, il y a longtemps que je t'aime comme mon propre enfant. Maintenant il faut que tu m'appelles « maman » et nous serons la plus heureuse famille de tout Peschiera.

— A présent, nous devons terminer notre chanson, interrompit Silvio, qui cherchait n'importe quel prétexte pour donner libre cours à sa joie.

Rico et Yvette, non moins heureux que lui, entonnèrent la chanson de bon cœur. Lorsqu'ils eurent fini, Yvette dit :

— J'aimerai encore chanter quelque chose, Rico.

— Oui, oui, je sais bien, répondit le brave garçon, et nous allons la chanter tous ensemble.

Ils entonnèrent alors d'une voix pleine et vibrante la chanson préférée de la grand'mère.

Ce jour-là, Rico n'alla pas à Riva. Mme Menotti lui conseilla d'aller de suite faire part à l'aubergiste du changement survenu dans son existence, d'envoyer un autre violon à Riva et de revenir sans tarder s'établir dans sa demeure. Ce projet convenait à Rico, qui se hâta de le mettre à exécution. L'hôtesse écouta toute l'histoire avec ébahissement. Lorsqu'il eut fini, elle appela son mari, témoigna très haut sa joie et souhaita à Rico tout le bonheur possible dans sa nouvelle existence. Elle était fâchée de perdre ce garçon, mais elle avait bon cœur et était contente de voir sa situation s'améliorer. Son mari fut particulièrement heureux de cet événement. Il avait très bien connu Trévillo et n'arrivait pas à comprendre comment la parenté lui avait échappé, l'enfant ressemblant à son père comme deux gouttes d'eau.

Rico prit donc congé de la maison où il avait vécu si longtemps en serrant affectueusement la main de l'hôtesse et de son mari.

Le même soir, tout Peschiera connaissait l'histoire de Rico et chacun fut content du bonheur du jeune garçon.

Mme Menotti ne savait qu'imaginer pour que Rico se trouvât bien dans sa maison. Elle prépara la grande chambre aux deux fenêtres donnant sur le lac et le jardin, elle mit des fleurs et des tableaux partout. Quand Rico, conduit par Yvette, arriva sur le seuil où l'attendait maman Menotti, il s'arrêta, saisi

de surprise. En face du lac scintillant et des montagnes, qui paraissaient en flammes aux derniers rayons du soleil, il ne put que murmurer.

— Que c'est beau, et dire que je suis ici à la maison !

A partir de ce soir, les quatre heureux habitants de la grande maison au parterre fleuri vécurent des jours si pleins de joie et d'un bonheur si continu qu'aucun ne semblait s'apercevoir de la rapidité avec laquelle le temps s'écoulait.

Pendant toute la journée, Rico, toujours sifflant ou chantant, s'occupait du jardin, et le soir, dans la chambre, éclataient l'une après l'autre toutes les plus belles et admirables mélodies.

CHAPITRE XXI

Deux années s'étaient écoulées de cette façon. Chaque jour paraissait plus beau que le précédent. Yvette savait que le moment de retourner à Sils approchait et cette perspective l'attristait. Rico redoutait aussi cette séparation et, pendant bien des jours, on ne l'entendit prononcer que les mots indispensables. Mme Menotti en devint fort inquiète et chercha à découvrir la cause secrète de ce malaise général, elle-même n'avait jamais songé à ce prochain départ. Quand elle eut résolu l'énigme, elle se tranquillisa et dit simplement :

— Yvette n'a qu'à attendre encore un an.

Mais dans le courant de la troisième année, on reçut subitement de Bergame la nouvelle que quelqu'un était descendu des montagnes avec la mission de ramener Yvette à la maison. C'était un ordre impératif, il n'y avait donc qu'à l'exécuter. Silvio eut beau se démener tant qu'il put, il n'y eut rien à faire.

Pendant les derniers jours, maman Menotti ne cessait de répéter :

— Tu me promets de revenir, chère Yvette, il faut que ton père t'autorise à repartir !

Rico, lui, ne disait plus rien et, après le départ, un lourd et sombre nuage pesa sur la maison. Il en fut ainsi tout l'hiver. A Pâques, qui avait été l'année précédente un des plus beaux jours de l'année, tout resta silencieux dans la maison au parterre fleuri.

Un soir de mai, le jardin embaumait plus que d'habitude. Rico était assis auprès de Silvio et lui jouait les airs les plus tristes, ce qui rendait le petit malade pensif et sombre, lorsque, tout à coup, une voix s'écria du jardin :

— Rico, ne joues-tu rien de plus gai pour me recevoir ?

Silvio, hors de lui, poussa des cris de joie. Rico jeta son violon sur le lit et s'élança dehors. Maman Menotti, effrayée, accourut dans la chambre. Elle arriva à l'instant même où Rico reparaissait sur le seuil avec Yvette. Au moment où les deux yeux d'Yvette brillèrent de nouveau dans la chambre, le soleil, depuis si longtemps disparu, éclaira à nouveau toute la maisonnée. La joie du retour fut plus grande encore qu'aucun d'eux n'avait pu l'envisager lors de la séparation. Assis à la place accoutumée, près du lit de Silvio, ils en eurent pour des heures à questionner. En un mot ce fut une fête comme on n'en avait jamais vu et l'on aurait pu penser que rien ne manquait au bonheur complet des quatre personnages.

Cependant, au milieu de la gaîté générale, Rico paraissait triste. Il devint tout à coup distrait et son regard se perdit comme autrefois dans le vague. Mais ce fut de courte durée. Au bout d'un instant, il prononça fermement :

— Je ne veux plus qu'Yvette nous quitte. Je désire l'épouser dans quelques années, car jamais plus je ne supporterai une nouvelle séparation.

Silvio témoigna un très grand enthousiasme pour cette idée, et, au bout de quelques minutes, tous furent d'accord qu'il ne pouvait en être autrement.

Tous les ans, en août, Rico et Yvette partaient en vacances à Sils. Ils retrouvaient toujours avec joie leurs parents et anciens amis.

Chaque arbre, chaque torrent, tous les sentiers et les rochers leur étaient familiers.

Très tôt le matin, ils grimpaient sur les hauteurs pour assister au lever du soleil derrière les montagnes, et l'astre radieux illuminant de ses rayons de feu toute la vallée et les glaciers les comblaient de joie. Le soir ils redescendaient au crépuscule chargés de rhododendrons, de gentianes bleues et de jacinthes.

Rico avait bien pris soin d'enlever des plantes avec leurs racines pour essayer de les acclimater à Peschierra. Il espérait qu'elles lui apporteraient avec le souvenir de sa seconde patrie un peu d'air frais et aromatique des Alpes.

La soirée se terminait fort tard. La mère d'Yvette racontait à toute la famille réunie des vieux récits historiques ou des légendes. Ils aimaient tous entendre le récit du Bon Roi de Berne.

Sur une colline, au milieu des prés et des forêts, commençait-elle, se dressait le château du bon roi de Berne. Tous l'aimaient et le vénéraient. car il était secourable au pauvre et sévère au méchant. Son autorité s'étendait sur les riches prairies qui entouraient

son château, sur des forêts impénétrables, sur les lointains glaciers et sur les Alpes infranchissables. Partout on l'appelait « Notre Bon Roi ».

Ce matin d'automne, une rumeur faite de mille bruits s'échappait des hauts murs. Les trompettes et les cors sonnaient, les chiens aboyaient et les chevaux piaffaient sur les durs pavés de la cour. Le roi de Berne avait organisé une chasse à l'ours. Il avait convié tous les seigneurs ses voisins. Les comtes, les barons, les chevaliers et les piqueurs se tenaient prêts à sortir par la grande porte dont le pont-levis venait d'être abaissé. Les chiens impatients tiraient si fort sur leur laisse, que leur langue rouge et baveuse pendait entre leurs crocs menaçants, et que les veneurs avaient peine à les retenir.

Enfin le roi parut. Tous se rangèrent pour lui laisser la tête de la colonne. Durant la journée on chassa rudement et on abattit dix gros ours. Au coucher du soleil, les chasseurs se retrouvèrent à la clairière des Trois-Chênes, comme ils en avaient convenu le matin-même. Le roi manquait encore.

— Il se sera attardé à poursuivre une nouvelle proie, dit le comte de Diesbourg. Sa passion pour la chasse est telle qu'il oublie facilement l'heure.

— N'est-ce pas son cheval qui revient là-bas ? demanda un écuyer.

C'était en effet le cheval du roi, mais sans cavalier.

— Holà, il est arrivé un accident à notre bon maître, battons la forêt, et nous le retrouverons, crièrent quelques voix.

Ce fut en vain que l'on fouilla longuement la forêt. Le roi était allé plus loin que le Hêtre-Fendu, plus loin que la grotte à l'Ours, plus loin même que le

Trou-Noir. Emporté par sa passion, il avait poursuivi à pieds, ayant pour toute arme un épieu, un grand ours brun qui fuyait devant lui. Tout à coup, l'animal se retourna et se précipita sur le chasseur téméraire. Ce dernier vit alors la stature énorme de la bête qui lui faisait face, la gueule ouverte, les pattes en avant pour un embrassement meurtrier. Le roi trembla, jamais il n'avait vu un ours de cette taille. Pour assurer son épieu, il dut le prendre à deux mains. Il porta un grand coup qui dévia sur la clavicule, et l'animal blessé poussa un véritable rugissement de détresse, il se jeta en avant de toute son imposante masse et roula à terre avec le chasseur.

Le roi put encore crier : « A moi ! ». La bouche et le visage pleins de sang il ajouta : « La moitié de mon royaume à qui me sauvera ! ».

Un bûcheron, qui travaillait non loin du théâtre de la lutte, entendit l'appel du roi. Il accourut, muni de sa cognée, et d'un seul coup, comme s'il fendait un tronc, il fendit le crâne du terrible animal.

Le roi gisait à terre, ensanglanté et évanoui. Dans la lutte ses vêtements avaient été déchirés et semblaient des haillons. Le bûcheron le chargea sur son épaule et le transporta ainsi jusqu'à sa chaumière.

— Père, qu'apportes-tu ainsi sur ton dos ? demanda Rovéna, sa belle fille aux yeux bleus. Est-ce un ours ?

— Non, mon enfant, c'est un homme. Prépare de l'eau chaude et une tisane de fleurs. Je vais panser ses blessures.

Rovéna, curieuse comme toutes les jeunes filles, se pencha sur le blessé pour le voir de plus près. Elle se releva toute rougissante.

— Mais, père, il est encore jeune.

— T'avais-je dit que c'était un vieillard ? répondit le bûcheron avec ironie. Hâte-toi de préparer ce que j'ai demandé.

Rovéna était déjà autour du feu, soufflant dessus de toute la force de ses poumons. Une belle flamme monta rapidement sous la terrine pleine d'eau pure. Des tussilages, des violettes et d'autres herbes aux propriétés médicales merveilleuses servirent à faire un thé aromatique.

Pendant que sa fille s'affairait autour du feu, le bûcheron avait installé son blessé sur une couche de fougères et de feuilles mortes. Les yeux clos, le roi ne faisait pas un mouvement, et l'on aurait pu croire qu'il était mort, si l'on n'avait pas vu sa poitrine s'abaisser et s'élever irrégulièrement.

Rovéna s'approcha, tenant son bol fumant.

— Comment cet accident est-il arrivé, père ? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas assisté au début de la bataille, mais à mon arrivée, un ours énorme, tel que je n'en ai encore jamais vu, s'apprêtait à dévorer cet intrépide chasseur. J'ai été assez heureux pour l'abattre d'un coup, répondit le bûcheron.

Pendant de longs jours et de longues nuits, Rovéna et son père soignèrent le blessé. Quelques mois plus tard, il fut complètement rétabli. Reconnaissant les bienfaits et le dévouement du bûcheron et de sa fille, il exprima le désir d'en faire son épouse. Ils se mirent en route dans la direction du château. Malheureusement, durant l'absence du roi de Berne, son ennemi le roi des Burgondes s'était emparé de ses biens et régnait sur toute la contrée. Il fit emprisonner Ro-

véna et son père. Seul le roi ne tomba pas dans l'embuscade et put s'échapper. Désespéré, il errait dans la forêt, quand il arriva près de la hutte d'un ermite. Ce dernier, à l'ouïe du récit du malheureux, résolut de reconquérir Berne et de délivrer Rovéna et son père. Il envoya Rrà, son corbeau apprivoisé, chercher le roi des ours.

Le corbeau vola sur un arbre et fit entendre son cri rauque. Un grognement lointain répondit, il s'envola et revint dix minutes plus tard, accompagné d'un ours encore plus grand que celui qui avait attaqué le roi de Berne.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il au vieillard. Je suis prêt à tout pour toi.

— Voici, répondit l'ermite, cet homme a été dépossédé de ses biens par le roi des Burgondes. Il faut que toute l'armée des ours lui vienne en aide pour reconquérir son royaume.

— Qui est cet homme ? demanda l'ours.

A l'ouïe de la réponse, le roi des ours grogna, branla lentement la tête et riposta :

— Je ne suis pas d'accord. Le roi de Berne a tué trop de mes semblables et c'est lui qui, avec l'aide d'un bûcheron, a même assassiné mon frère.

— Roi des ours, dit l'ermite, de sa voix douce et prenante, l'affaire peut s'arranger. Vous aussi avez fréquemment tué. Plus de haine, plus de rancune.

Le roi de Berne intervint :

— Seigneur, roi des ours, si grâce à vous je peux rentrer en possession de mon royaume, je vous donne ma parole d'honneur que jamais plus on ne tuera l'un de vos semblables.

Le roi des ours réfléchit un moment et pria les hô-

tes de l'accompagner dans sa caverne, où plusieurs ours, ses domestiques, leur servirent un magnifique repas : du miel en abondance et des fruits les plus doux. Le pacte fut conclu et signé dans l'allégresse générale.

A l'aube, des messagers étaient allés à la recherche de toutes les tribus de la contrée. Ils arrivèrent de tous les repaires du royaume. Il y en avait des bruns et des gris. Une garde d'honneur précédait le cortège, puis venait la fanfare, jouant du fifre et battant du tambour. La plupart étaient armés de gros troncs d'arbres ou d'épieux oubliés par les chasseurs. L'orchestre entonna la marche des ours et toute la troupe se mit en branle.

A l'arrivée de cet étrange cortège, les Burgondes et leur roi, pris de panique, s'enfuirent. Mais les petits ours les poursuivirent en leur jetant des pierres et le gros de la troupe, dans une charge magnifique, remporta la victoire.

Rovéna, la douce Rovéna, fut délivrée, ainsi que son père. Peu après, l'ermite célébra leur mariage, qui fut suivi de fêtes splendides. Le roi des ours et dix de ses ambassadeurs furent invités. Le roi de Berne demanda au roi des ours l'autorisation de faire figurer son effigie sur ses étendards, afin que toutes les générations se souviennent du service qu'ils avaient rendu à la cité et se transmettent ce récit de père en fils.

Le pacte fut toujours respecté. Les derniers descendants du roi des ours sont élevés et choyés dans une fosse aménagée à leur intention. Ils doivent cette vie paisible à la conduite héroïque de leurs aïeux.

Ils étaient aussi enthousiasmés par la belle vie de

Vincenzo Vela, jeune enfant qui accompagnait chaque matin son père dans une carrière et qui devait travailler avec acharnement toute la journée. Durant ses rares heures de loisir, il s'amusait à façonner des figurines avec de la terre. Après être parti à Milan, avoir travaillé au Dôme, suivi des cours de dessin et de sculpture, il gagnait le premier prix d'un concours ouvert par la ville de Venise et devenait ensuite un des plus réputés artistes du monde.

La mère d'Yvette avait déjà raconté souvent la magnifique vie de Louis Favre, fils d'un pauvre charpentier qui, travaillant de ville en ville sous la direction d'ingénieurs capables, atteignit Paris. Vingt ans après, il était chargé de la direction du percement du tunnel du Gothard qui devait relier la Suisse et l'Italie. Les gigantesques travaux durèrent plusieurs années, mais Favre mourut au champ d'honneur dans une galerie du tunnel qui devait être achevé peu après.

Rico et Yvette savaient aussi une quantité de très jolies légendes sur Peschiera et les lacs italiens que tous écoutaient avec ravissement. La veillée se terminait toujours aux accents émouvants de quelques vieux chants.

Au début de septembre, la première bise annonciatrice des grands froids du long hiver commençait à souffler. Le soleil se levait assez tard le matin et se couchait tôt le soir.

Les deux jeunes gens quittaient alors leurs parents avec la promesse qu'ils viendraient une fois les trouver à Peschierra, mais dans la certitude qu'ils remonteraient l'an prochain sur l'Alpe.

Quelques années plus tard, par une splendide jour-

née de mai, un long cortège quittait l'église de Peschiera et se dirigeait du côté de l'auberge. En tête était Rico Trevillo, beau jeune homme, radieux et fier, à ses côtés Yvette, dont les yeux exprimaient une joie intense, puis Silvio, rayonnant de bonheur dans une poussette que conduisaient deux jeunes garçons du village, ensuite venait Mme Menotti, derrière elle le jardinier qui portait un superbe bouquet de fleurs des Alpes. A leur suite, le cortège joyeux et bruyant des Peschieriens qui avaient tous voulu voir le beau couple et participer à cet événement, car pour eux c'était presque une fête de famille ; en effet, ils célébraient le retour au village natal et l'installation parmi eux d'un de leurs enfants, disparu, mais retrouvé.

Il est impossible de décrire la joie et l'allégresse de tous. Dès ce jour, et aussitôt qu'on parlait d'un mariage, chacun répétait : « c'était probablement beau, mais cela ne peut en aucun cas se comparer à la noce de Rico. »

Dès lors le soleil brilla constamment dans la maison de Rico. Chaque dimanche, on entendait un beau concert de violon, accompagné d'un chœur de fraîches voix qui répétait soit les chants de la grand'mère, soit les airs joyeux de Peschiera.

IMPRIMÉ EN SUISSE

12. »

